

La lettre mensuelle

Revue des **ACF** et des **CPCT**

publiée par l'École de la Cause freudienne
Décembre 2013

Sommaire

323

1	ÉDITORIAL , <i>Francesca Biagi-Chai</i>	p. 3
2	APRÈS-COUP DES JOURNÉES 43 , Variations sur la tuché, <i>Martine Versel</i>	p. 5
3	ACF ACTION Des usages de la vie, <i>Marie-Rosalie Di Giorgio</i> « Ce que ces enfants nous font vivre », <i>Marie-Carmen Polo</i>	p. 6 p. 8
	CLINIQUE « Je n'ai manqué de rien sauf de ma mère », <i>Marie-Christine Segalen</i> Cachée derrière les bonnes notes, <i>Dalila Arpin</i> « Chut, je t'ai dit », <i>Fatiha Belghomari</i> L'idéal dans la psychose, comment s'en servir, <i>Pablo Reyes</i>	p. 9 p. 10 p. 12 p. 14
	RÉFLEXION Entre demande et symptôme, accueillir le savoir de l'enfant ?, <i>Christine Maugin</i> Quand la recommandation fait autorité, <i>Gérard Darnaudguilhem</i> L'escalier de la cave, <i>Pascale Barré</i>	p. 16 p. 17 p. 18
4	TIRÉ-À-PART Le temps du traumatisme. <i>L'Elektra</i> de Richard Strauss, mise en scène par Patrice Chéreau, <i>François Ansermet</i>	p. 20
5	LES DOSSIERS DE LA LM : LE CHAMP FREUDIEN DANS LES PAYS DE L'EST Notre cœur bat (aussi) à l'Est, <i>Daniel Roy</i> Atelier Lacan en Russie, <i>Inga Metreveli</i> La Revue Internationale de psychanalyse, <i>Ekaterina Ostachenko</i> Un Appartement à Moscou, <i>Yulia Akhtyamova</i> En route vers l'Ukraine ... et l'Ukraine en route, <i>Philippe Stasse</i> L'orientation lacanienne en Ukraine, <i>Irina Rymar</i> Rêver, <i>Jolka Nathanaili-Penotet</i> Une courte histoire tchèque, <i>Magdalena Kohout-Diaz</i> Traumatisme et identification. Cas de F., <i>Oleg Bykhovski</i>	p. 22 p. 24 p. 25 p. 26 p. 28 p. 28 p. 29 p. 31 p. 32
6	CPCT Solitude d'un corps jouissant, <i>Françoise Haccoun</i> Écorner la solitude, <i>Patrick Roux</i> « Je suis le dictateur, le destructeur de ma vie », <i>Pamela King</i>	p. 34 p. 35 p. 37
7	LE PSYCHANALYSTE ÉTONNÉ Étonnement et surprises de l'analyste, <i>Monique Amirault</i>	p. 39
8	ARTS & LETTRES Trois questions à Hélène Bonnaud à propos de son livre <i>L'inconscient de l'enfant</i> , <i>Francesca Biagi-Chai</i> <i>In Treatment. Lost in Therapy</i> . Trois questions à Clotilde Leguil, <i>Jean-Pierre Klotz</i> François Cheng, « Être le ravin du monde », <i>Soizic le Hénaff</i>	p. 40 p. 42 p. 43
9	ÉVÉNEMENTS « Amours traumatiques et banalités du sexe », <i>Françoise Biassoto</i> Avec les jeux vidéos, tentative moderne de récupération d'un lien social, <i>Catherine Langouet</i> « Trauma et exil : Le côté des femmes », <i>Sofia Guaraguara</i> L'artiste et le psychanalyste, <i>Sabrina Grassi</i>	p. 45 p. 46 p. 47 p. 48
10	REBONDS Aristote ou le traumatisme initial, <i>Valentine Dechambre</i>	p. 49
11	LM GALERIE Charlotte J. Charlot	p. 51
12	AGENDA	p. 52

Éditorial

Francesca Biagi-Chai

Deux ans, voici l'heure de la permutation. Stella Harrison sera à présent la rédactrice en chef de la *Lettre mensuelle*. Tous les membres qui, au long de ces deux années écoulées, ont réalisé la *LM* souhaitent à Stella Harrison et à la nouvelle équipe, qui s'engage auprès d'elle dans ce travail, une grande et belle réussite dans la qualité des textes comme dans les innovations éditoriales.

Qu'est-ce que lire ? Un désir.

Les 43^e Journées de l'ECF se sont déroulées dans une ambiance tant festive que studieuse. Ce fût un grand succès. Plus que jamais placées sous le signe de l'ouverture au monde, elles ont donné le ton moderne de l'interactivité sans virer à l'activisme désordonné.

Cette subtile différence pourrait rendre compte, tout autant, de l'axe autour duquel ont tourné les discussions lors de l'assemblée générale de l'École, la veille au soir¹. L'écrit, la lecture, la présentation de l'École, les publications, la circulation du savoir, dans les livres, les revues, sur le Net. La rencontre avec les textes, avec les éclairages que la lecture de chacun propose de la clinique, de la théorie, des événements culturels, réclame aujourd'hui la vivacité du Net. *Pas toute* cependant, si l'on se réfère à Lacan et à la structure de l'Autre barré, où se logent les trouvailles dans la singularité du désir de chacun. « Porter l'attention sur le signifiant, dit Lacan, c'est d'abord savoir lire », primauté du texte sur l'information, transmission par le texte et ses lecteurs, circulation et mise à l'épreuve de l'objet *a*, du *plus-de-jour* qui préside à l'interprétation, aux choix de l'écriture comme de toute création. Si le support vient à changer et se déplace sur une bande de Mœbius, il reste à trouver et non à chercher la corde, le ruban, l'étoffe qui matérialise cette écriture, le corps du texte.

Brigitte Jacques-Wajcman met en scène *Pompée et Sophonisbe*, c'est Corneille et en lui plus que lui. À travers sa mise en scène nous quittons les standards dits cornéliens pour toucher à une rencontre familière avec l'alexandrin. Il est là et ne nous est plus étranger, fragments qui surgissent des coupures et nous attrapent, nous rivent à eux, telles des maximes, des caractères éternisés par La Bruyère ou la poésie fulgurante des haïkus. Car, dans les interstices entre l'écrit et le dit, le jeu des acteurs fait monter le lieu d'un au-delà, celui des passions, des jouissances humaines. C'est Cléopâtre brûlante d'amour pour César, mais aussi Ptolémée se tenant vacillant dans le semblant et dont le désir lui est sans cesse inspiré par l'autre. Et quand Photin, le double désirant, lui recommande de feindre la douleur et l'accablement, il va jusqu'à lui ôter sa veste, ébouriffer ses cheveux, lui mettre un pistolet dans la main, joindre l'attitude aux mots soufflés. C'est dire la vacuité de l'être qui est là, et se veut roi. Après cette mise en scène, où les logiques de vie s'entrecroisent, on ne peut plus ne pas y être, là avec Corneille. Et l'on est pris d'une furieuse envie de lire. De lire, de découvrir parfois, Sophonisbe par exemple, rivée à l'idéal du père mort, faisant le sacrifice de ce qui dans une vie est imparfait et rejetant ces amants toujours castrés au regard de son désir. Humaine cependant, elle apparaît dans son rapport *hainamorré* pourrait-on dire pour Eryxe, l'autre femme.

Le cinéma, à travers Roman Polanski, réveille le souvenir des années soixante où l'on découvrait la liberté de ton, de mœurs, et *La vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch. Lacan écrivait *Kant avec Sade*, tandis que Séverin héros d'une jouissance masochiste non ignorée, cherchait à rejoindre, sans faille, Grégor son être de pur objet. Une occasion pour relire ce texte et le faire lire, et dans l'après-coup du cours de Jacques-Alain Miller, *L'Être et l'Un*, se demander si le père de Sacher-Masoch avait été « suffisamment pervers » pour n'être qu'un symptôme et non une illusion divine. Confronter cela à la lecture de Gille Deleuze sur le sujet ne serait certes pas sans intérêt. Lire, c'est continuer à tisser une toile, celle de *lalangue*, dont le Net est l'attrayant, le stimulant support, support à l'écriture comme réel.

Le réel, cette dimension humaine de l'au-delà de la réalité, est ce que nos collègues psychanalystes des pays de l'Est saisissent, formalisent et mettent en pratique dans le Champ freudien sous l'impulsion de sa présidente Judith Miller. Aujourd'hui, le *Dossier de la LM* leur est consacré. Une rencontre intéressante et riche qui se produit au carrefour des diversités dans l'orientation lacanienne.

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Enfin, cette *Lettre mensuelle* est illustrée par un choix de photos de Jacques Lacarrière. Ces phrases, dans lesquelles il nous livre quelque chose du nœud entre le visuel et l'écrit, les accompagnent.

« L'idée ne m'est jamais venue que la photo, par exemple, pourrait servir à illustrer mes textes personnels. En revanche, elle peut éventuellement appeler un texte, non pour le compléter mais pour l'accompagner.

Il s'adjoint à la photo comme on ajoute l'ombre à une peinture, pour en souligner le relief ou l'heure de la journée. À la vérité saisissante mais immobile des visages, il permet d'ajouter ce qui bouge, change, vit, s'éternise ou se défait ; la narration, la durée, le mouvement intime des choses, l'intériorité de la lumière. »

1 Au cours de cette AG a eu lieu l'élection de douze membres du conseil.

À leur tour, ils se sont par la suite réunis et ont élu le directoire que nous saluons ici :

Présidente : Patricia Bosquin- Caroz. Vice présidente : Christiane Alberti. Secrétaire : Éric Zuliani. Trésorier : Bertrand La Hutte.

Deux analystes ont été élus au renouvellement de la commission de la Passe :

Pierre-Gilles Gueguen et Anne Lysy, nous les félicitons.



© Jacques Lacarrière

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Après-coup des Journées 43

Variations sur la tuché

Martine Versel

Christiane Alberti et Marie-Hélène Brousse posaient, dans l'éditorial de la *LM 315* (février 2013), la question suivante : « Est-ce qu'on est passé de la civilisation du malaise à celle du trauma ? » et cela afin d'engager une réflexion sur les futures 43^e Journées de l'ECF : *Les traumatismes dans la cure analytique. Bonnes et mauvaises rencontres avec le réel*, qui ont eu lieu les 16 et 17 novembre 2013 au Palais des Congrès à Paris. Ces journées ont réuni plus de 2000 personnes.

En effet, si les considérations sur le malaise dans la civilisation, depuis Freud, avaient levé avec fracas, le voile sur *L'au-delà du principe du plaisir*, ces journées ont, de leur côté, ébranlé l'effet masse d'un signifiant-maître contemporain fait de bruit et de fureur, à savoir « le trauma ». Ce vocable semble vouloir rendre compte de tous les désastres possibles, de toute rencontre avec l'inassimilable sous un cortège de signifiants bien définis : victimes, préjugés, réparations, etc. Rien de tel, pendant ces deux journées décapantes puisque fut empruntée la voie d'une « psychanalyse liquide » dont Jacques-Alain Miller disait, dans son cours du 12 mars 2008, qu'elle situait l'inconscient non au niveau du langage mais au niveau de *lalangue*. C'est dire que nous avons entendu qu'« il y a un écart entre ce que le sujet est capable d'énoncer et ces affects refermés sur leur énigme »¹. La diversité des exposés cliniques, comme les témoignages des AE furent l'écho de rencontres avec le réel, dans la délicatesse d'une énonciation qui permettait de s'approcher de l'impossible à dire.

Autre rencontre avec le réel, dans l'abrupt de l'urgence d'une catastrophe, d'un accident auxquels doivent répondre immédiatement l'accueil et le soin, comme ont pu en débattre Xavier Emmanuelli (médecin urgentiste et ancien ministre) et Xavier Pelloux (urgentiste et président du syndicat d'urgentiste l'AMUF). *Jimmy P.*, lui, est un indien des Plaines qui rencontre, au milieu de nulle part, le psychanalyste Georges Devereux. Le réalisateur Arnaud Desplechin précisa alors ses choix artistiques pour filmer cette rencontre improbable qui ouvre le chemin d'une parole jusque-là entravée. Enfin, cette rencontre qui restera inoubliable, celle des mots lus par Christine Angot, mots qui ne cessent de rompre avec tous les préliminaires et l'alignement du langage. Celle-ci nous a offert, vivante, sa propre langue qui ne cessera de réveiller un par un, ses lecteurs.

¹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Choses de finesse en psychanalyse », leçon du 12 mars 2008, inédit.

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

ACTION

Des usages de la vie

Marie-Rosalie Di Giorgio •
ACF-Restonica

« Quoi faire avec mon corps » !

Dans le cadre de la réflexion menée sur le thème « Le désir et la loi », mon propos s'attachera à la question de l'aide active à mourir, plus communément appelée euthanasie. Sujet épineux et qui suscite bien des passions. Comment s'en saisir d'un point de vue psychanalytique ?

Deux axes orienteront ma réflexion, l'un concernera ce que l'on peut entendre par « vie », l'autre portera sur l'intérêt de légiférer.

Sens *versus* jouissance

La vie humaine ne se réduit pas à la vie biologique qui se voit transcendée par une vie signifiante. En cela, la mort d'un être parlant n'équivaut pas à sa mort biologique. L'introduction du signifiant dans la vie impose au sujet un rapport à la mort.

La fin de vie et la mort peuvent être pensées en fonction du sens. Le débat sur l'euthanasie en témoigne. Opposants et partisans font appel, par exemple, au concept de dignité. D'un côté, la dignité de la vie humaine va être intrinsèquement liée à l'humanité elle-même. Il s'agit d'une valeur absolue qui rend inconcevables l'euthanasie et le suicide assisté. De l'autre, c'est un principe qui relève de la vie individuelle et se conjugue en termes de liberté. Cela montre qu'il n'y a pas de sens absolu. Se situer sur le versant du sens mène donc à l'impasse !

Le concept de jouissance peut ouvrir une autre perspective. La jouissance chez l'être humain, de subir l'incidence du signifiant, n'est jamais celle qu'il faudrait. Dans une conférence à Louvain¹, en 1972, Jacques Lacan pose cette question : « Cette vie dont nous avons plein la bouche, à quel titre vaut-il de s'en servir ? »². À la vie est ainsi attribuée une valeur d'usage. Ce que nous apprend le discours analytique, c'est en effet qu'on se sert de la vie pour servir à notre jouissance.

Des témoignages

Alors, comment entendre cela dans la vie de chacun et plus particulièrement dans le rapport à la fin de vie ?

Marie Deroubaix, « journaliste, auteur, architecte d'intérieur, chinoise... »³, a écrit un livre qui a été publié à titre posthume, après l'euthanasie pratiquée dans un appartement loué en Belgique. Cet ouvrage, *6 mois à vivre*, témoigne de ce qui peut rendre compte d'une volonté de choisir sa mort. Cette femme a préféré les souffrances liées à ses métastases cérébrales, à la suite d'un cancer du poumon, plutôt que de survivre tel un fantôme. Elle a refusé de subir à nouveau des traitements anticancéreux afin de vivre aussi pleinement que possible les derniers mois qui lui restaient, de les vivre au plus près de sa façon de jouir de la vie qu'elle caractérise ainsi : « Je vivais à mille à l'heure, avec mille projets, mille idées en tête. J'étais passionnée, déterminée au point que je me demandais toujours combien il me faudrait de vies pour réaliser tout ce que je voulais entreprendre »⁴. Elle a utilisé son savoir-faire et sa créativité pour avancer sur les projets lui tenant à cœur, y incluant le plan de sa dernière demeure. Ce que nous dit Marie Deroubaix à travers son témoignage, c'est que son bricolage de vie était inconciliable avec une fin de vie inerte. « Rester moi-même au moment de tout quitter »⁵, voilà qui relève pour elle d'une nécessité.

Monsieur Vermeer, accueilli par l'équipe de soutien du Réseau hospitalier d'Anvers, atteint d'un cancer du poumon métastasé, a précisé au médecin qu'il voulait « une euthanasie quand son état deviendrait insoutenable »⁶. Cet homme, comme l'indique son épouse, avait un métier dans la construction, métier qui le passionnait. « Il dit qu'il est venu au monde pour faire des belles choses, [...] pour mettre tout son cœur dans ses tours de force. »⁷ Après chaque traitement, il retournait directement dans son atelier. Quand il a senti qu'il ne pouvait plus travailler, il a dit à sa femme : « Je suis fichu. Maintenant, je veux qu'ils m'aident. Je veux seulement continuer à vivre tant que je peux créer. » Les examens confirment. Il bénéficiera alors d'une euthanasie.

Pour l'être doté de la parole, vivre suppose une construction, propre à chacun, qui entremêle les ingrédients de l'histoire familiale et la jouissance qui s'y loge. Nous pourrions appliquer à ce bricolage de vie ce que Freud dit du bonheur : « [...] le bonheur est un problème d'économie libidinale individuelle. Aucun conseil ici n'est valable pour tous, chacun doit chercher par lui-même la façon dont il peut devenir heureux. »⁸

Ces témoignages rendent très sensible ce qui édifie la ligne de vie de ces sujets, ligne de vie qui ne souffre pas d'aller au-delà d'un certain point, toujours singulier. Quand les conditions de fin de vie font s'écrouler ce qui constitue le fondement de leur existence, l'aide active à

mourir est vécue avec un incommensurable soulagement.

Il ne s'agit pas de prendre au pied de la lettre toute demande d'euthanasie. Cette demande, comme toute demande, nécessite de prendre le temps de saisir l'enjeu sous-jacent. Pour ceux dont la demande s'avère inébranlable, nous pouvons faire l'hypothèse que ce qui les fait tenir dans la vie, ces signifiants-maîtres qui organisent leur vie, leur est nécessaire, « vital ». La charge libidinale y est attachée sans possibilité de trouver d'autres voies d'investissement. Monsieur Vermeer l'énonce très clairement à sa femme quand elle lui propose de laisser un peu le travail, de profiter tous les deux : « Je suis venu au monde pour travailler. Tu ne peux pas me prendre le travail de ma vie. »⁹ Ligne de vie au tracé n'admettant ni déviations ni chemins de traverse ! Car il ne s'agit pas, pour ces sujets, d'un choix de la mort contre la vie, mais de choisir une mort en accord avec ce qui préside à leur existence.

Une nouvelle fiction juridique ?

Alors, la question se pose de la nécessité de légiférer.

La période actuelle rend beaucoup plus manifeste le fait que le droit est toujours un système relatif à une société donnée. C'est ce que note Michel Troper : « Une loi qui interdit ou autorise la chasse, l'avortement ou le suicide, reflète des croyances sur les animaux, la vie ou la libre disposition de soi »¹⁰. Rosine Baraké, avocate, l'énonce ainsi : « [...] le droit n'est pas une science mais il est avant tout un assemblage de fictions, de pièces destinées à ériger ou étayer des constructions permettant aux hommes de faire société. »¹¹ Le droit, comme tous les systèmes symboliques, est donc une construction sociale, appelée à évoluer en fonction des époques. Ne convient-il pas alors d'envisager une nouvelle fiction juridique qui prenne acte des profondes mutations en cours ?

Une autre réflexion concerne l'interdit « de tuer ». Jacques-Alain Miller¹² rappelle que la civilisation a toujours posé un « droit de tuer l'être humain ». « Tuer légalement, dit-il, suppose d'ajouter quelques mots au tuer sauvage, un encadrement institutionnel, un réseau signifiant, qui transforme le tuer, la signification même de l'action mortifère ». À ces conditions, « tuer n'est plus un assassinat, mais un acte légal ». Il fait référence à un écrivain de la pensée contre-révolutionnaire, Joseph de Maistre, qui a pu dire que « la figure maximale de la civilisation était le bourreau, l'homme qui tue au nom de La Loi et de l'humanité ».

La lecture de ces lignes a fait écho au livre écrit par un cancérologue et pneumologue, le

Professeur Bernard Lebeau, *L'euthanasieur*. Livre que nous pourrions qualifier de droit-fiction. Il imagine la promulgation d'une nouvelle loi et la création d'un nouveau métier, celui d'*euthanasieur*, dernier chaînon d'une procédure visant à contrôler les demandes d'euthanasie. Le personnage central du livre se lance dans ce parcours et nous fait partager ce qui le traverse : sentiment d'être utile, doutes, angoisse avant la rencontre, soulagement après, en notant l'apaisement chez les patients [désarroi quand il va s'agir d'un enfant porteur de multiples malformations]. Ce livre, tout en étant un « plaidoyer en faveur d'une modification de la loi sur la fin de vie »¹³, ne voile pas la complexité de ce qui est en jeu dans ces moments si particuliers, derniers actes d'une vie.

Alors, pourquoi ce rapprochement entre le bourreau et l'euthanasieur ? Parce que nous sommes là dans une zone limite qui appelle, selon les époques, des réponses différentes. La fin de vie se prolonge et s'est fortement médicalisée. La mort qui faisait partie du quotidien, s'est réfugiée à l'hôpital. La loi ne s'écrit plus avec un grand L. Si la figure du bourreau faisait mourir au nom du pouvoir représentant du collectif, celle de l'euthanasieur ferait mourir au titre d'un choix individuel auquel le collectif aurait consenti, en y appliquant une procédure de régulation.

D'autres dispositifs sont imaginés par différents auteurs. Quelque soit la fiction proposée, ne s'agit-il pas d'une réponse pragmatique, plus en accord avec l'époque, même si toujours défailante au regard du réel en jeu ?

1 Lacan J., Conférence de Louvain, le 13 octobre 1972, inédit.

2 *Ibid.*

3 Deroubaix M., *6 mois à vivre*, Paris, Le Cherche midi éditeur, 2012, p. 10.

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*, p. 111.

6 Lafaille C., Mertens L., *Face à la mort, récits d'euthanasie*, Bruxelles, Les Éditions Aden, 2008, p. 43.

7 *Ibid.*, p. 44.

8 Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, pp. 29-30.

9 Lafaille C., Mertens L., *Face à la mort, récits d'euthanasie*, *op.cit.*, p. 46.

10 Troper M., *La philosophie du droit*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 2003, p. 6.

11 Baraké R., « Faites au moins semblant ! », *Tresses*, bulletin de l'ACF-Aquitania, n°40, *Le mal contemporain*, juin 2012, p. 59.

12 Miller J.-A., « Rien n'est plus humain que le crime », *Mental*, n°21, septembre 2008, p. 11.

13 Lebeau B., *L'euthanasieur*, Paris, La Boîte à Pandore, 2013, p. 172.

« Ce que ces enfants nous font vivre ! »

Mary Carmen Polo •
ACF La Réunion

Une expérience de supervision à l'île de La Réunion

Comment un transfert de travail à la psychanalyse orientée par le réel peut-il se construire avec des assistantes familiales dans le cadre de l'Institution ?

Des rencontres cliniques, grâce à l'attention bienveillante d'une responsable haut placée à L'Aide Sociale à l'Enfance ainsi qu'à l'initiative d'une psychologue travaillant dans cette même collectivité et participant au Nouveau Réseau Cereda-Constellation, se sont mises en place en avril 2013. Quatre membres de « Constellation » participent à ces échanges sur le mode de la conversation, à la fréquence d'un rendez-vous tous les trimestres en moyenne. Le thème de ces rencontres : « Ce que ces enfants nous font vivre ! » s'actualise à partir d'un travail préalable d'écriture issu, pour chaque assistante familiale, de la rencontre avec un enfant. Ces exposés mobilisent chez chacune un désir de témoigner du réel auquel elles sont confrontées dans une perspective d'échanges venant éclairer la pratique.

La création de la série documentaire « Que sont-ils devenus ? Histoire d'enfants autistes qui ont rencontré un psychanalyste » a été l'opportunité d'inviter notre collègue Annie Smadja, coordinatrice de ces courts-métrages. La séance du 31 mai écoulé inaugure aussi bien le premier débat « croisé » avec l'ACF-Réunion intitulé « À chacun sa singularité ».

L'écoute particulière des paroles de Margot : « Il faudrait qu'on ne me prenne pas pour une dépressive, je suis autiste » ; celles de sa mère, en conclusion de la séquence : « J'ai un enfant autiste normale », puis l'engagement des parents de Roman dans leur choix délibéré d'une prise en charge psychanalytique en libéral pour leur fils, ont résonné avec une préoccupation majeure des assistantes familiales : celle du diagnostic et de ses usages.

Le questionnement permanent de chaque assistante familiale, quand elle accueille un enfant, se formule ainsi : « Qu'est-ce qu'il a ? Pourquoi est-il comme ça ? ».

Ces assistantes familiales ne se sentent pas qualifiées pour s'occuper des « troubles du comportement » des enfants, et supposent qu'il faut les orienter vers d'autres lieux pour obtenir le diagnostic souhaité. Elles semblent rassurées par cette question du diagnostic.

Au fil des échanges se dégage une mise à jour de leurs propres savoir-y-faire, et leur demande d'être orientées dans leur travail se fait plus précise : « C'est à nous de nous adapter à lui pour l'accompagner. » ; « On ne peut pas reculer... » ; « Comment entendre la souffrance de l'enfant ? Quand on bute dans une prise en charge, finalement, plus que d'un diagnostic, c'est d'un accompagnement dont nous avons besoin. » ; « Dans la rencontre avec l'enfant, ce qui est important c'est de considérer sa différence. »

Ces paroles prélevées au cours de la conversation témoignent des limites d'une classification diagnostique qui ne dit rien sur comment s'y prendre au quotidien avec cet enfant-là dans sa singularité. La mise au travail de la question récurrente du diagnostic pensé comme un préalable indispensable à l'accueil d'un enfant a produit un pas de côté venant confirmer que chacune dispose d'un savoir sur l'enfant, à condition de se laisser enseigner par lui.

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

CLINIQUE

« Je n'ai manqué de rien sauf de ma mère »

Marie-Christine Segalen

Prendre goût du signifiant !

Madame D., trente-cinq ans, consulte pour des « compulsions alimentaires ». Cette boulimie se présente pour elle comme une pseudo-solution à ses angoisses. À travers la perception négative qu'elle a de son propre corps, elle entrevoit l'aspect destructeur de cette pratique « addictive » et vient interroger ce mode de satisfaction solitaire.

Les compulsions

Pas de point d'arrêt quand elle commence à engloutir du sucré : « Il me faut ma dose quotidienne de carreaux de chocolat, comme à un alcoolique sa bouteille ». De ce fait, elle a perdu un emploi. Vendeuse chez un chocolatier, elle ne pouvait s'empêcher d'ingurgiter des sucreries. « Je vais toujours là où il ne faut pas ». Elle a alors vu une nutritionniste qui surveillait sa prise de nourriture et son poids, mais elle a cessé de consulter car cela « [la] désespérait ».

Elle ne s'est jamais sentie jolie ni à l'aise dans son corps : « Trop ronde, trop grosse ». Mme D. pense que sa pratique boulimique a à voir avec un « manque » qu'elle n'arrive pas à identifier : « Je n'ai pourtant manqué de rien sauf de ma mère » dit-elle.

« Ce n'est pas rien ! » lui dirai-je. Mme D. s'étonne : « Vous croyez ? »

La nourriture comme bouchon

Mme D. n'avait que six ans lorsque sa mère a quitté le domicile familial sans une parole et sans donner signe de vie pendant dix ans. Elle n'a aucun souvenir de ce départ et pense donc ne pas en avoir souffert. Le refoulement est massif. Suite à cet événement, elle et sa sœur ont été confiées à la grand-mère paternelle : « Ma grand-mère a mis les bouchées doubles pour s'occuper de nous ». En effet, elles étaient « gavées » de bonbons, de gâteaux, de chocolats. « Il fallait manger pour combler le vide du départ de ma mère sans doute. » Mme D. ajoute : « Ça n'a servi à rien », sur quoi j'arrête la séance.

« Mange et tais-toi » semble en effet le message injonctif provenant de l'Autre. Les

souvenirs symboliques d'un lien à la mère ont été effacés. Reste ce point d'ancrage rivé au corps qui devient un impératif de jouissance. Elle aperçoit d'emblée la vanité de cet objet qui vient ici faire bouchon au manque non symbolisé. Jacques Lacan nous indique dans le *Séminaire XI* qu'« aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant ».¹

La répétition compulsive se met en place sur un mode commémoratif infinitisant la perte et apportant un point de fixité pulsionnelle qui nourrit finalement l'insatisfaction du sujet. Philippe La Sagna, dans un article intitulé « Du plus-de-jouir à l'hyper-jouir » nous précise ce point : « L'excès [...] de consommation produit une insatisfaction qui se reporte, non pas sur les objets, voire sur le système social, mais sur le sujet lui-même. La déception du jouir devient la déception de soi, davantage vécue comme angoisse et incertitude que comme dépression et culpabilité. »² On retrouve chez Mme D. cette déception et cette angoisse face à l'objet de jouissance.

Rectification subjective

Mme D. fera longtemps porter à sa grand-mère « gaveuse » la responsabilité de ses « crises » de boulimie. Mais dans un moment de rectification subjective, elle reconnaîtra y avoir souscrit : elle a consenti à ce « gavage » et s'est laissée « bouffer » par sa grand-mère et ensuite par bien d'autres. Sa culpabilité se nourrit, si l'on peut dire, de cet assentiment à se faire objet « gavé » avec l'illusion d'être sans manque. Elle repère là sa position : ne rien dire, se laisser faire passivement, être angoissée ensuite.

« Je n'ai jamais osé poser de question sur ma mère. Ne pas savoir : ça permet d'espérer ! » « Et aussi de se nourrir d'illusions ! » ponctuai-je.

Sans se l'être avoué vraiment, elle pense qu'elle s'est toujours sentie coupable du départ de sa mère. « Je n'étais pas assez bien pour qu'elle reste ». Elle affronte sa position d'objet laissé en plan, point d'où elle se voit non aimable. Un affect dépressif apparaît.

Elle se distancie de cette culpabilité première en faisant porter la faute sur le père auquel elle en veut de n'avoir rien fait pour retenir sa mère. « Il s'est laissé "bouffer" par ma grand-mère qui a "bouffé" sa belle-fille et sa petite-fille ». L'identification au père apparaît sur ce versant : le père est soumis au désir de l'Autre, il ne dit jamais ce qu'il pense et surtout pas « non ». Il a en effet laissé ses deux filles à la charge de sa propre mère pendant six ans jusqu'à ce qu'il se mette en ménage avec une femme qui le contraindra à les récupérer. Mme D. a alors douze ans. Elle doit apprendre à composer avec une belle-mère

âgée de vingt-deux ans, très féminine, qui leur a tout de suite imposé des frustrations. « Je suis passée du tout au rien. Je me suis encore plus réfugiée dans les douceurs. »

L'auto-destruction

Elle entrevoit peu à peu son autodestruction et repère cette part mortifère dans bien des faits de son existence. Ainsi s'interdit-elle de mener à bien des projets, de réaliser certains rêves : « C'est mort, tué dans l'œuf avant même de commencer. » Elle associe sur l'absence de désir de ses parents à sa naissance : enceinte à seize ans, après un premier rapport sexuel, sa mère aurait sans doute préféré avorter, pense Mme D., mais s'est aperçue trop tard de sa grossesse. Née prématurée, mise en couveuse, elle a été séparée de sa mère : « Le lien ne s'est pas créé ». En rentrant de l'hôpital, un seul objectif : qu'elle prenne du poids, qu'elle ne manque de rien ! « Encore un rien qui deviendra un trop » lui dirai-je.

Elle pense avoir toujours été « un poids pour l'autre ». Elle en plaisante cette fois : « Encore du trop ! ». Progressivement, une certaine distance d'avec son histoire opère.

Féminité et exception

Les questions de Mme D. vont tourner autour de ses difficultés avec la féminité. Elle s'habille toujours en jogging, baskets, jamais de jupes. Elle associe sur les réflexions du père qui ne disait « que du négatif » sur sa mère, femme très séduisante. « Je lui ressemblais physiquement, j'étais moi aussi ce "négatif". J'ai tout fait pour ressembler à un garçon. »

Se désaliéner du regard du père et de ce qu'elle imaginait devoir incarner pour lui, va l'alléger. Parallèlement, quelque chose du ravalement de sa propre image s'atténue.

Après une longue période de chômage, elle reprend un travail. Embauchée dans un magasin de vêtements, elle sera « responsable ». Cette place d'exception la soutient.

Dès lors son rapport à la nourriture change et se régule ; elle se met à faire attention à ce qu'elle mange : « Cela se fait naturellement, sans régime, sans contrainte excessive ». Une limitation de la jouissance devient possible au fur et à mesure des détours que la parole introduit et d'une diminution de son angoisse. Le goût du signifiant lui vient à la place du bouchon que constituait la nourriture.

La création comme solution...

Parallèlement, elle évoque le fait qu'elle aimerait faire quelque chose en marge de son travail : « Dessiner, créer quelque chose de beau. » Son

idée : récupérer des « cochonneries » et les transformer, les rendre belles. Et effectivement Mme D. va commencer à faire de la « récup » et à métamorphoser des objets. Ce petit déplacement sublimatoire vient l'aider à traiter la question de la féminité demeurée jusque là en plan pour elle.

Ses compulsions alimentaires se sont régulées : elle a perdu cinq kilos sans faire de régime et parle d'une « réconciliation avec la nourriture ». Elle prend le temps de préparer des repas et de les déguster en famille et non plus seule dans son coin. Le circuit signifiant a créé un détour qui en fait désormais un objet de désir.

« Racler le fond de la casserole », comme dit Mme D. en parlant de ses séances, lui a permis non de se débarrasser de son symptôme (Mme D. reste et restera une gourmande), mais de desserrer le point de fixation de sa jouissance et d'en faire un usage plus créatif, en lien avec ses désirs.

1 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 164.

2 La Sagna P., « Du plus-de-jouir à l'hyper-jouir », revue *La Cause freudienne*, n° 72, nov. 2009, p. 46.

Cachée derrière les bonnes notes

Dalila Arpin

La féminité, une lettre en souffrance !

Adressée par l'infirmière scolaire, Augustine, treize ans, consulte à l'hôpital d'Aubervilliers à cause de crises de tétanie, de spasmophilie et de malaises vagues dans l'établissement scolaire. Elle est souvent absente par peur d'avoir des mauvaises notes en contrôles. La simple idée d'aller à l'école la paralyse. Quelles notes a-t-elle eues jusqu'ici ? « Des bonnes », dit-elle, « des très bonnes » dit sa maman.

L'angoisse d'Augustine est toujours tenace. Sa mère a tout essayé, de la gentillesse au chantage, pour que sa fille fréquente l'école régulièrement. La sœur aînée réussit également très bien sa scolarité et poursuit ses études à l'université. Lors du premier entretien, la mère précise à plusieurs reprises qu'elle est toujours

« derrière ses filles » : si elles ont à faire un exposé, par exemple, elles le font « toujours ensemble », dit-elle. Je demande alors à la mère si elle aurait aimé faire des études. En effet, elle aurait aimé devenir institutrice, mais fille d'une mère dépressive chronique, elle a voulu partir de chez elle au plus vite et pour cela, elle a dû commencer à travailler très jeune. À ce moment, Augustine ajoute : « Tu veux toujours bien faire. Tu es très perfectionniste ». Interprétée par sa fille, la mère avoue : « Moi aussi, je fais des crises d'angoisse ». Je leur propose alors de venir me voir, à des moments différents.

La mère a subi des attouchements de la part de son beau-père, entre neuf et onze ans. Marquée par ces événements, elle a souvent pensé au suicide. À quinze ans, elle rencontre celui qui va devenir le père de ses filles et c'est le coup de foudre. Cette rencontre lui a permis de s'accrocher à la vie. Plus tard, elle trouve une autre façon de traiter ce trauma : elle participe à un groupe de parole où elle peut transmettre son expérience à d'autres. « Faire de la prévention me soigne », dit-elle. Cependant, une énigme demeure dans cette histoire : pourquoi, lorsqu'elle l'a révélé à sa mère, celle-ci a-t-elle quitté son compagnon pour partir avec son amant, au lieu de s'occuper d'elle ? Elle conclut que sa mère était plus femme que mère alors qu'elle, c'est le contraire.

Augustine m'explique qu'elle pense qu'elle ne va pas comprendre les cours. Elle a toujours peur d'être « la dernière à comprendre ». Le lien avec l'histoire de la mère est saisissant, mais la connaît-elle ?

Difficiles démarrages

Deux traumatismes scandent son histoire scolaire : en maternelle, une maîtresse la traite de *vilaine* et l'enferme pour la punir, sans raison. Puis, à l'entrée au collège, elle se fixe de nouvelles exigences : elle se persuade que même un quinze est une mauvaise note. Tétanisée par son propre objectif, elle commence à sécher les cours. Un jour, à un contrôle de maths, ayant été absente, elle ne comprend pas la leçon et a un cinq. Depuis, elle est de plus en plus absente.

Derrière cette incompréhension des cours s'en cache une autre : pourquoi sa mère est-elle si souvent énervée pour n'importe quoi ? En CM1, les camarades commencent à la critiquer à cause de son embonpoint. Ils lui disent : « Grosse, es-tu enceinte ? ». Même si elle arrive à répondre, elle décide de devenir une « bonne élève », pour éviter d'être cataloguée comme grosse ainsi que les commentaires désobligeants qui vont avec. Être une bonne

élève est la solution qui lui permettait d'habiller le réel du corps propre ainsi que le réel de l'histoire de la mère. « Je me suis cachée derrière les bonnes notes » dit Augustine à juste titre. Mais le symptôme n'est pas la bonne façon de faire avec la jouissance de l'Autre, car elle est rivée à travailler et ne peut se vêtir à loisir. Loin de se débarrasser du regard de l'Autre, il l'attend et scrute si elle a eu une bonne note ou pas, ou comment elle est habillée.

Les bonnes notes sont pour Augustine un moyen d'avoir une bonne image, mais ses absences l'exposent davantage au regard inquisiteur des autres. L'angoisse est tellement forte que sa conseillère lui propose d'arrêter de venir en cours.

Un nouveau regard

Dispensée d'aller en cours, Augustine parle de son souci de mieux s'habiller pour se mettre en valeur. Au collège, elle ne se sentait pas libre de s'habiller comme elle voulait. Les mauvais regards pouvaient aussi se porter autant sur son accoutrement que sur son aspect physique. Derrière le regard de l'Autre se cache le regard de sa mère. Augustine n'est pas dupe du souci permanent de sa mère pour que ses filles ne s'habillent pas vulgairement. Elle a toujours voulu les maintenir dans une certaine innocence. « Pour ma mère, je suis grandie trop vite, mais ma vie n'a rien à voir avec ce qu'elle a vécu » me dit-elle.

Elle a été acceptée au CNED et en est ravie. Elle peut continuer à apprendre, car elle aime l'école et a même des projets d'avenir. Elle se fait un emploi du temps sur mesure : deux devoirs par jour, en commençant par les plus faciles. Chaque jour elle fera une matière différente. Elle se réserve aussi du temps pour ses « occupations personnelles ». Pour son anniversaire, elle a eu de l'argent et projette de s'acheter une machine à coudre. Elle aimerait devenir styliste et envisage de prendre des cours de couture.

Après un an d'entretiens, Augustine a trouvé une façon de contourner le regard de l'Autre dans ses apprentissages : lorsqu'elle ne comprend pas les leçons, elle préfère aller dans des forums d'étudiants sur internet, aux consultations qu'elle peut faire auprès de ses professeurs.

Arrêter le collège l'a « libérée », comme elle dit. Libre du regard mais aussi de l'image de la bonne élève. Elle commence à penser à revenir à l'école, dans une attitude différente : elle a compris que même un dix peut être une bonne note et elle se permettra de parler un peu en cours, de rigoler,

de montrer sa « vraie nature ». Je lui dis alors : « Vous n'êtes pas qu'une bonne élève ».

Augustine, toujours bien portante, a décidé de voir un endocrinologue afin de mieux régler ses problèmes de poids.

Si, dans ce cas, l'énigme du désir de la mère traverse les générations, c'est parce qu'il engage la femme au-delà de la mère. Position qui s'exprime chez la grand-mère lorsqu'elle préfère son amant à sa fille, chez la mère par sa position mère plutôt que femme et chez Augustine, par une féminité en souffrance. Comme la lettre volée, la féminité est chez elle en retenue. Ainsi me confie-t-elle qu'étant amoureuse de son meilleur ami, elle ne le lui dira jamais. Ou bien, j'apprends par sa mère – ce que la fille prend soin de me cacher – qu'Augustine ayant des règles seulement une ou deux fois par an, elle refuse d'aller chez le gynécologue par crainte de « se montrer ». Cette voie s'ouvre dorénavant pour elle dans la cure.

En décrochant de l'image de la bonne élève, cette adolescente a pu se mettre à l'abri du regard de l'Autre, ensuite habiller son corps d'une autre façon, voire se faire un autre corps. Ce sont autant de façons de faire avec le mauvais regard de l'Autre. C'est dans « la tension entre trauma et sinthome »¹ que cette solution pourra être évaluée.

1 Laurent É., « Les traumatismes du savoir », *Le savoir de l'enfant*, coll. La petite girafe, Navarin éditeur, Paris, 2013, p. 154.

« Chut, je t'ai dit ! »

Fatiha Belghomari

« Je cherche – parce que je n'ai pas encore trouvé comment le formuler, comment le bien dire – le bon usage, dans la pratique de la psychanalyse, du sinthome en tant qu'il désigne, qu'il est, selon la définition de Lacan, le singulier de chacun. » Jacques-Alain Miller¹

Entendre le singulier du sujet !

La psychanalyse, comme « traitement psychique »², est un « traitement de modificateur de

structures ». La structure est une articulation³ logique et la façon dont elle est formalisée est propre à chacun. L'orientation lacanienne de Jacques-Alain Miller est une lecture qui nous enseigne que le traitement analytique implique « une orientation vers le singulier »⁴. En cela, elle s'oppose, de fait, à toute méthode qui fait radicalement l'impasse sur la singularité du sujet. Nous faisons nôtre son assertion : « Laissez être celui qui se confie à vous, laissez-le être dans sa singularité. »⁵

Mahelle est une petite fille de trente mois lorsque je la rencontre. D'emblée, elle se précipite sur la boîte de mouchoirs, essuie rapidement son nez et jette le papier dans la poubelle qu'elle a repérée sous le bureau. Elle répète ce geste une dizaine de fois. Sa mère, surprise, s'excuse et exprime son étonnement : « Mahelle n'a plus fait ça depuis longtemps ! »

Il y a près d'un an, Madame P. avait pris rendez-vous pour « comprendre » ce qui, chez sa fille, ne « tournait pas rond ». Elle l'avait amenée consulter auprès de plusieurs psychologues qui avaient toutes conclu que l'enfant était précoce et qu'il lui fallait faire preuve de plus de fermeté dans l'éducation qu'elle lui prodiguait. À cette époque, elle se dit encouragée par des méthodes comportementales de tous bords. Cette maman applique à la lettre les divers conseils donnés alors que Mahelle va de plus en plus mal : « Elle fait des crises qui durent des heures et je n'arrive pas à l'arrêter. Plus je la punis et plus ça empire ! Et maintenant, elle mord les autres enfants à la crèche. Le personnel n'en peut plus ! »

Sa demande d'aide auprès d'un analyste est la dernière, avant l'abandon qu'elle commence à envisager. Elle souligne qu'abandonnée elle-même par son compagnon alors qu'elle était enceinte de cinq mois, elle n'est pas prête pour élever une enfant difficile. Heureusement, dit-elle, qu'elle en a la garde un jour sur deux sauf lorsque le père s'absente pour affaires. En effet, ayant elle-même été très proche de son père, elle souhaite que sa fille ait des liens de même qualité malgré une histoire du couple encore bien douloureuse. Son ex-compagnon l'insulte, l'humilie par mails, par *textos* ou verbalement au moment où il dépose sa fille chez elle. Je lui propose de revoir ce mode de garde et insiste pour qu'elle fasse intervenir le Juge aux affaires familiales. Cette instance tierce permettra un décalage et apaisera sa fille qui, malgré des moments de répit significatifs, continue d'avoir des crises.

Madame P. est persuadée qu'au-delà de l'intelligence de Mahelle, il y a un « trouble » dont il faut s'inquiéter et que la psychologie ne traite pas. Au terme de trois consultations, elle

me demande si je peux la voir pour lui donner mon avis. Elle a l'idée que sa fille pourrait être à même de faire un travail analytique. C'est dans ce contexte que Mahelle aura un premier rendez-vous.

Je lui propose de dessiner, elle s'y conforme : son père, sa mère, elle... Tout y est, parfaitement. Elle s'exprime de façon limpide avec un vocabulaire riche et recherché. Une fois terminé ce premier dessin, elle prend une autre feuille et dessine deux têtes sans corps, son père et sa mère. Elle se jette sur les mouchoirs, puis elle passe son temps à déchirer méticuleusement les feuilles pour les jeter à la poubelle. Chaque fois que j'essaie de parler, elle me lance un : « Chut... » en mettant son index devant sa bouche, fronçant les sourcils comme une grande personne. Ces rituels, son goût pour le détail et l'ordre m'évoquent une névrose obsessionnelle. Toutefois, je note des petits regards furtifs sur le côté, accompagnés de sourires tout aussi elliptiques qui ne permettent pas d'être orientés dans ce sens.

La mère me demande si je peux continuer à la recevoir car c'est la première fois que sa fille vient volontiers, sans faire de crises, à ses rendez-vous. Nous convenons aussi que Madame P. puisse avoir une autre adresse pour elle-même.

Après quelques séances, Mahelle commence à « jouer » à la maman et à mettre l'analyste en position de « bébé ». Lorsqu'elle inaugure ce scénario, les fins de séances se ponctuent par des crises : elle se roule par terre en criant, en pleurant. Et lorsque la mère l'approche, elle hurle : « Arrête, tais-toi, aïe, au secours, tu me fais mal ! » Elle gigote, affolée, comme attaquée, de part et d'autre de la pièce. Je propose à la mère de la contenir dans ses bras tranquillement. Je continue à parler à l'enfant d'une voix qui diminue d'intensité au fur et à mesure qu'elle augmente le ton de ses cris. Je murmure : « Quand sera ton moment, on conviendra d'un autre rendez-vous. » À ce moment-là, tenue par ma voix, l'enfant s'apaise : « Oui, d'accord. »

Cette scène se reproduit à deux reprises. Je dis à la mère que Mahelle manifeste probablement une situation antérieure et met en évidence une position très archaïque. La mère s'effondre en larmes : « Je ne vous l'ai jamais dit : quand elle était bébé, je lui criais dessus pendant des heures et elle, elle n'arrêtait pas de pleurer. Plus je criais et plus elle pleurait. Aujourd'hui, je l'enferme pour ne plus l'entendre. C'est affreux ce que je lui fais subir ! »

Ce sera sa dernière crise.

Mahelle continue à mettre en scène un rituel de sommeil mais avec le ton d'une maman docile et compréhensive. Elle va jusqu'à s'excuser de m'avoir pris la jambe un peu trop brutalement.

Je lui dis : « C'est du semblant, on dirait qu'on joue pour de faux. » À ce moment-là, radieuse, elle prend une bouteille d'eau quasi vide : « On dirait que les feutres, c'est les œufs de Pâques et on dirait qu'on les met dans un panier et après on dirait qu'on les cache dans le jardin ici. » Ensuite, elle met un à un les feutres dans la bouteille, les ressort puis les cache afin que je devine où ils se trouvent.

L'analyste se prête à être son objet, objet sans voix, sans parole qui vienne la persécuter. Ainsi, l'enfant montre où elle fait semblant de les cacher, où elle veut que je les trouve et ce que je dois dire. Elle réfléchit : « Là, sous le divan et tu dis : "j'en ai trouvé un ! Ouais !" » Mahelle est ravie de sa trouvaille et manifeste une jubilation que je traduis comme un progrès dans la cure et le lui dis.

Elle décide alors d'utiliser les feutres pour un usage autre : celui d'écrire sur les bras et de s'en amuser. Je lui fais remarquer qu'avec les feutres, on peut écrire sur le corps comme on peut décider que ce sont des œufs de Pâques. Elle rit et vient s'asseoir près de moi au bureau. Elle prend une feuille et colorie la page d'une seule et même couleur. Je dois continuer à ne rien dire : « Chut, je t'ai dit ! », toujours avec le même regard mais cette fois-ci, le feutre pointé vers mon visage.

Elle viendra à chaque séance avec un petit caillou qu'elle donne, à la fin, en guise de paiement. Ce paiement comme acte marque l'entrée de l'enfant dans le dispositif analytique. « L'orientation vers le singulier » a ainsi mis en évidence un point que cette petite fille m'a enseignée : quand le psychanalyste « accueille l'émergence du singulier »⁵, il rencontre un sujet dans sa singularité, dans l'inédit de son récit ainsi que dans l'acte qu'il pose. La question du diagnostic, telle que j'avais commencé à me la poser, n'aurait fait que masquer, voire empêcher l'émergence de ce singulier si, à mon insu, je n'y avais pas fait barrage.

1 Miller J.-A., « L'inconscient et le sinthome », revue *La Cause freudienne*, Paris, Navarin éditeur, n° 71, juin 2009, p. 72.

2 Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Éditions de La Martinière, Le Champ freudien, 2013, p. 11.

3 Cf. Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », revue *La Cause freudienne*, n° 71, op.cit., pp. 63-71.

4 Miller J.-A., « L'inconscient et le sinthome », op.cit., p. 70.

5 *Ibid.*, p. 73.

6 *Ibid.*

L'Idéal dans la psychose, comment s'en servir ?

Pablo Reyes¹

Une aide contre le délire !

Jacques-Alain Miller² propose une division de la théorie de l'identification chez Jacques Lacan qui nous semble claire dans l'approche du sujet névrosé. D'une part, les identifications constituées, qui correspondent au moi dans sa synthèse imaginaire et son rapport au petit autre. D'autre part, l'identification constituante, qui correspond à l'identification symbolique à l'Idéal du moi. Cette dernière installe un point de méconnaissance pour le sujet, dans la mesure où elle est inconsciente. C'est aussi le point à partir duquel le sujet se regarde.

Dans la psychose, la fonction de l'Idéal du moi est profondément altérée, conséquence de la forclusion du Nom-du-Père. À propos de Schreber, Lacan affirme : « Toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose par contre pour le sujet entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'Idéal du moi a pris la place de l'Autre. »³

Comment comprendre cette substitution de l'Autre par l'Idéal du moi dans la pratique analytique ? Autrement dit, comment comprendre l'aliénation de la parole chez le sujet psychotique ? Dans la psychose l'Idéal du moi fixe le sujet, par conséquent ce dernier ne peut se déplacer métonymiquement. De même, l'Idéal du moi ne peut pas garantir le « point de vue du sujet », qui permet l'appréhension consistante de la réalité. Ces deux indications vont permettre d'éclairer la vignette clinique suivante.

Olivier est un homme de trente ans qui fait une formation en programmation, il a de bons résultats universitaires. C'est dans le rapport aux autres qu'Olivier rencontre des problèmes. À certains moments, deux convictions délirantes s'imposent à lui et l'angoissent profondément : « tous les hommes sont des homosexuels » et « toutes les femmes sont des prostituées ».

Au cours des entretiens, Olivier raconte la scène suivante : il est avec un groupe de camarades autour d'un ordinateur, un homme prend une clé USB de façon bizarre. Olivier a la certitude qu'il a fait un geste homosexuel, donc qu'il est homosexuel. Ensuite, tout se déchaîne, son angoisse augmente au point où « tous les

hommes sont homosexuels ». À ce moment, il décide de quitter l'institut de formation, ce qui calme son angoisse.

Olivier a peur de vivre un nouvel épisode, il se sent envahi et dans une position insurmontable. J'interviens de la façon suivante : « Un homme homosexuel cela est probable ; deux aussi, mais moins ; trois, encore moins... mais tous ? Alors là, c'est pratiquement impossible ! Il doit y avoir une erreur dans votre estimation. » Il s'appuie sur ce point de vue, m'indiquant qu'il le prendra en compte dans les moments d'angoisse et que cela le soulage.

Lors des séances suivantes, il me donnera des indices sur les effets de l'usage de cet artefact mathématique. Ainsi pendant un examen et dans des rencontres avec des camarades, il a répété cette façon de penser pour arrêter l'angoisse au moment où les convictions s'imposaient à lui.

Par la suite, Olivier évoque son lien à une amie qu'il a rencontré à l'institut. Là-dessus, il est clair, « il n'y a rien de sexuel, elle n'est qu'une amie ». Cependant, cette relation devient rapidement « un peu bizarre ». Olivier remarque et s'interroge : « Elle s'isole pour parler au téléphone, c'est bizarre n'est-ce pas ? », « Elle a tout le temps de l'argent, comment fait-elle ? », « J'ai l'impression que différents hommes l'appellent » ou : « Vous savez, l'autre jour une voiture est venue la chercher, elle est partie avec un homme ».

Cette situation devient progressivement insupportable et la conviction délirante réapparaît : cette femme est une prostituée. Il raconte la scène suivante : « Je suis allé étudier chez elle, j'ai vu la maison, c'était petit et il y avait plusieurs miroirs. Je suis entré dans la salle de bain, j'ai trouvé des crèmes, des parfums, du maquillage et des serviettes... vous comprenez ? Tout ça ne peut qu'appartenir à une prostituée ». Submergé par l'angoisse, il me demande de l'hospitaliser impérativement. J'interviens alors de la façon suivante : « Vous connaissez ce que dit la Bible sur le Christ, il avait une amie⁴ compagne, Marie-Madeleine, qui était une prostituée, vous voyez, une amie ». Olivier me regarde un peu surpris et me dit « Ah bon ! Ça me rassure ». Son angoisse cède, il laisse tomber l'hospitalisation.

À la séance suivante, il m'indique que tout va bien avec « l'amie », maintenant il garde une distance. Le signifiant *amie* semble lui avoir permis de mettre un écart avec l'insupportable « prostituée » de son délire.

La première intervention construit un artefact mathématique pour aborder le déchirement de la réalité, qui laisse perplexe le sujet face à un réel insurmontable. Cette manœuvre apporte un élément « médiateur » pour aborder le réel

déchaîné, l'intervention introduit un point d'arrêt à partir duquel le sujet peut se localiser sans rester indéterminé. Cette intervention était par ailleurs plus au moins calculée, dans la mesure où les mathématiques et la logique constituent deux repérages importants de la vie d'Olivier.

La deuxième intervention suit aussi la logique du discours du patient, où le Christ est une figure très importante. Néanmoins, parce qu'elle évoque la figure de *La Femme*, c'est une intervention risquée qui aurait pu provoquer un déclenchement majeur dans le sens d'une *pousse-à-la-femme*. Elle a permis toutefois d'introduire un écart avec le réel auquel le sujet doit faire face dans la relation à cette femme.

Dans les deux situations d'angoisse décrites précédemment, la parole du patient reste aliénée. La conviction délirante témoigne du phénomène où tout le registre de la signification et du signifiant est réduit à un trait, dans le premier cas « tous les hommes sont des homosexuels » et dans l'autre « elle est prostituée ». C'est autour de ses deux convictions que le sujet s'aliène et la fonction de l'Autre se réduit à un point fixe, qui gèle le sujet.

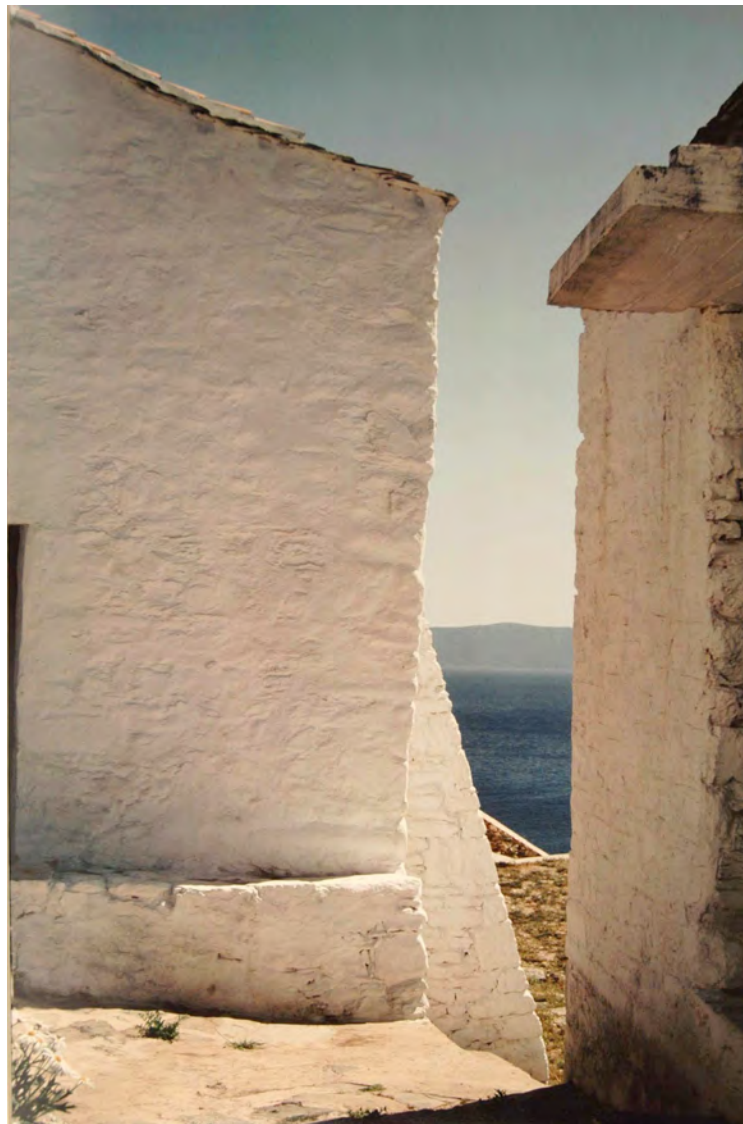
Il est aussi possible de situer le ressort de ces interventions dans la position de l'analyste, qui permet de suppléer la fonction de l'Idéal du moi. La proposition de l'artefact mathématique et l'introduction d'un savoir biblique ont permis d'introduire un autre « point de vue » pour attraper le réel qui est en jeu, en laissant au sujet un espace minimal de manœuvre, un petit espace pour le déplacement dans sa parole aliénée sous la forme d'une fixation de l'Idéal, où l'Autre, en tant que lieu de la parole, n'arrive pas à s'articuler dans le sens S_1-S_2 .

1 Doctorant, Paris VIII.

2 Miller J.-A., « Los signos del goce », Cursos de la Orientación lacaniana. Editorial Paidós, Argentine, 1998.

3 Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 572.

4 La traduction est difficile, parce que "compañera" en espagnol est suffisamment large pour indiquer: a) une camarade d'école, b) la femme dans le sens du couple, c) une amie.



© Jacques Lacarrière

8

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

RÉFLEXION

« Entre demande et symptôme, accueillir le savoir de l'enfant »¹

Christine Maugin

Le savoir de l'enfant, un savoir sur *lalangue*

Dans la clinique infantile, on se heurte de plein fouet à la question de la demande. C'est une règle générale, pour ne pas dire absolue : les parents nous amènent leur enfant. La demande est ainsi de fait visiblement de l'Autre. Le fait que l'enfant qui nous arrive soit parlé semble visiblement évident. D'une autre bouche, d'une autre voix nous est adressée une demande. Néanmoins, nous pouvons admettre que cette situation est vraie pour tout sujet qui arrive, en tant qu'il est un être parlé : « Le sujet est parlé plutôt qu'il ne parle »², dit Jacques Lacan. En effet, « dès sa naissance, l'enfant est pris dans les signifiants de ce qui deviendra son histoire, c'est-à-dire qu'il a déjà une certaine place dans le discours de ses parents »³. Dans le cas de l'enfant, le parent est un « partenaire » obligé. Nous devons faire avec cette « contrainte » dans la réalité de nos rencontres. Mais, dans toute demande qui nous est faite, l'Autre est là, ayant inscrit le sujet qui arrive dans un discours.

Qu'est-ce que la demande ? Lacan avance que toute demande s'origine de l'Autre. Ainsi il n'y a pas dissymétrie entre demande de l'enfant et demande du parent, puisque dans tous les cas, la demande du sujet est une articulation avec celle de l'Autre. C'est plus exactement de la béance qui s'origine de l'Autre que la demande de l'enfant peut surgir : pour demander, il faut que l'enfant soit confronté à un manque. Lorsque la mère ne répond pas à l'appel, l'enfant est confronté à une absence qui sera décisive pour l'entrée dans le langage : Freud illustre cela par le jeu de la bobine. L'enfant crée un jeu pour supporter l'absence de sa mère, pour ne plus en subir la douleur et en devenir l'acteur : il y symbolise la mère. En jouant à lancer sa bobine, il peut se dire « va loin, c'est moi qui en décide ainsi » mais aussi « je peux te ramener vers moi, si je le veux »⁴. Ce jeu s'accompagne de deux signifiants : *fort/da*. Ni le besoin ni la demande ne sont alors satisfaits, mais on peut y lire le désir de symboliser la scène.

C'est la distinction entre demande et désir qui importe dans la clinique d'orientation

analytique. En s'appuyant sur le graphe du désir, Lacan montre qu'aucune demande ne pourra jamais énoncer le désir du sujet : la demande s'articule en signifiants, mais le désir ne peut s'appréhender qu'au niveau de l'énonciation. Dès que l'on articule quelque chose de notre désir, cela le réduit à la demande.

Alors que ce désir ne peut s'énoncer, l'insistance de la demande fait surgir un *Che vuoi ?* ou « que veux-tu ? », question de l'Autre « qui conduit le mieux au chemin de son propre désir »⁵. Ce « que veux-tu ? » est repris par le sujet dans sa rencontre avec le psychanalyste par un « que me veut-il ? »⁶. Le sujet qui rencontre un praticien est considéré d'emblée comme un sujet qui désire, qui va être écouté dans ce qu'il va dire de sa part la plus intime. Le praticien prend au sérieux ce que bien souvent la famille n'a pas entendu. C'est pourquoi l'abord analytique consiste à prendre au sérieux le symptôme où l'analyste suppose que le sujet loge la vérité de son désir : « c'est la singularité de la psychanalyse : faire cas du symptôme, en tant qu'il est soutenu par un sujet, qui dit que ça ne va pas. Il dit "non" à quelque chose qui vient de l'Autre »⁷. L'entrée dans un travail analytique suppose que surgisse un symptôme subjectif, analysable à partir d'une plainte, du sujet ou de son entourage.

Le symptôme est constitué sur deux versants. Le premier, celui de la signification, un nœud de signifiants peut s'interpréter. La plupart des thérapies se localisent sur cet axe en donnant du sens au sujet. L'espoir entretenu est qu'en donnant du sens, en tentant de cerner une compréhension, le symptôme perdra sa valeur pathologique et le sujet en sera guéri. La psychanalyse pense au contraire que le sujet souffre d'un trop de signification, et qu'il faut en desserrer l'étau. Ajouter encore de la signification, c'est oublier la deuxième valeur du symptôme, celle qui conduit Freud à énoncer son « Au-delà du principe du plaisir ». Quelque chose résiste, insiste, se déplace, réitère dans le symptôme. Une part de ce symptôme, la part de jouissance est une part du sujet, sa vérité, qui ne trouve pas de représentation dans la chaîne signifiante. C'est le réel auquel le sujet a à faire dans le symptôme, ce qui lui fait « tenir à son symptôme », que Freud a observé dans la réaction thérapeutique négative⁸.

Le symptôme a deux fonctions : la première, une fonction de message, comme toutes les formations de l'inconscient en sont le support, et une autre fonction plus obscure, plus opaque, comme défense contre l'angoisse, comme traitement d'un réel auquel le sujet se confronte.

La défense mise en place par le sujet, enfant ou non, s'élabore sur un savoir face au réel. Le sujet a rencontré un réel à partir duquel le symptôme apparaît : quelque chose d'indicible s'inscrit dans

le symptôme. Comme le dit Jacques-Alain Miller, « le symptôme est la réponse du sujet au traumatique du réel »⁹. Le symptôme, comme construction élaborée par le sujet dans sa rencontre avec le réel, est une réponse qui organise le rapport du sujet à un insupportable. Le sujet qui a construit une réponse, un symptôme, s'en trouve pacifié.

C'est parce que le sujet a bricolé une réponse face au réel auquel il est confronté que nous disons que le sujet a un savoir. Nous accueillons tout sujet, même l'enfant, avec la considération que le savoir est de son côté. Nous accueillons « un être de savoir, et pas seulement un être de jouissance »¹⁰ : il a rencontré un problème, il s'en est défendu avec un savoir spécifique, singulier, c'est de cela dont nous allons nous enseigner. Le symptôme est notre boussole : « le savoir du psychanalyste c'est celui qui a à s'élucubrer au ras du symptôme »¹¹. Le savoir de l'enfant, de celui qui vient à nous, est un savoir sur *lalangue*, un savoir de langue singulière. Accueillir le savoir du sujet c'est consentir à son vocabulaire, à « jouer sa partie avec les cartes qui lui ont été distribuées »¹², et non pas à mener l'enfant vers un « protocole » de langue commune. Le travail des rencontres consiste à dénouer par la parole ce qui a été la marque du signifiant sur le corps. C'est ainsi qu'interpréter dans les rencontres avec l'enfant, c'est « offrir au sujet la possibilité de rejouer sa carte avec un Autre qui lui parle, lui répond »¹³. Pour aller plus loin encore avec J.-A. Miller, « interpréter l'enfant, c'est "extraire le sujet" »¹⁴ de sa capture par les signifiants de l'Autre. L'interprétation n'est donc pas l'ajout d'un signifiant qui manque mais une libération d'une capture signifiante.

1 Ce texte est celui d'une intervention dans le cadre du CEREDA, la Ronde enfantine, Angers, le 8 juin 2013.

2 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 280.

3 Bonnaud H., *L'inconscient de l'enfant*, Paris, Navarin, 2013, p. 33.

4 Cf. Deltombe H., *L'enfant au pays du symptôme*, cycle de conférences de Reims, 2000-2001, Documents de *Scripta*, Reims, p. 6.

5 *Ibid.*, p. 815.

6 *Ibid.*

7 Leclerc-Razavet É., *L'inconscient sort de la bouche des enfants*, Nantes, éd. C Default, 2013, p. 20.

8 Freud S., « Au-delà du principe du plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, petite Bibliothèque Payot.

9 Miller J.-A., « Le séminaire de Barcelone », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 51.

10 Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », *Peurs d'enfants*, coll. La petite Girafe, Navarin, Paris, 2011, p. 18.

11 *Ibid.*, p. 19.

12 *Ibid.*

13 Bonnaud H., *op. cit.*, p. 147.

14 Miller J.-A., « Interpréter l'enfant », *Le savoir de l'enfant*, coll. La petite Girafe, Navarin, Paris, 2013, p. 25.

Quand la Recommandation fait Autorité

Gérard Darnaudguilhem

Négation du sujet, question politique

Quelle méthode pourrait se prévaloir d'avoir obtenu dans plusieurs pays et notamment en France l'exclusivité du traitement psychothérapeutique des traumatismes psychiques ? La réponse se trouve sur le site de l'Association EMDR France qui s'appuie sur un rapport de l'INSERM de 2004 et sur les Recommandations de l'HAS de 2007 pour faire valoir l'efficacité de son approche cognitivo-comportementaliste.

Cette thérapie appelée EMDR (*Eye Movement Desensitization et Reprocessing*) a été découverte en 1987 par une psychologue américaine, Francine Shapiro, membre du *Mental Research Institute* de Palo Alto, et consiste pour l'essentiel à refaire vivre au patient victime d'un événement traumatique la scène terrible qui est à l'origine de sa souffrance, en lui faisant effectuer des mouvements oculaires provoquant une diminution progressive du stress. Francine Shapiro en témoigne dans son ouvrage : *Des Yeux Pour Guérir*¹. Ce traitement permettrait « la remise en route d'un traitement adaptatif naturel d'informations douloureuses bloquées (par exemple après un choc traumatique), la mobilisation de ressources psychiques et la restauration d'une estime de soi déficiente, car elle "débloque" les mémoires et les émotions négatives stockées dans le système nerveux, puis elle aide le cerveau à retraiter l'expérience (au sens informatique de traitement de l'information) pour qu'elle soit "digérée" ». Dans l'EMDR, le mouvement oculaire « "débloque" l'information traumatique (les images, les pensées, les sons et les émotions liés à l'événement, stockés dans le cerveau, prêts à se réactiver au moindre rappel du traumatisme) et réactive le système naturel de guérison du cerveau pour qu'il complète son travail »². Les séances de thérapie EMDR continuent jusqu'à ce que les souvenirs et les émotions traumatiques aient disparu. Sans afficher de certitudes, Francine Shapiro propose un rapprochement entre l'EMDR et le sommeil à mouvements oculaires rapides, ce moment où l'on rêve mais où s'effectue également la répartition mémorielle. Tout repose sur la mémoire, sur l'encodage du souvenir et des émotions qui

l'accompagnent. Ce qui soignerait, dans l'EMDR, c'est de « reformater » cet encodage.

Cette description de thérapie brève attire déjà nombre de praticiens, dont certains pédopsychiatres exerçant en institution. Peut-être aussi ont-ils été sensibles à l'argument officiel de l'Association EMDR France³ qui se veut plus percutante encore et diffuse avec force caractères gras et surlignages sur son site internet, « l'information » suivante :

« L'EMDR est une méthode psychothérapeutique tout particulièrement efficace. Elle est la seule avec les thérapies comportementales et cognitives dont l'usage est **officiellement recommandé** pour le traitement de l'état de stress post traumatique **par la Haute Autorité de la Santé (HAS)** qui intervient dans la validation des soins médicaux, depuis juin 2007. » Quant aux recommandations internationales, seul l'EMDR est reconnu (avec les TCC) dans le traitement des traumatismes psychiques par de nombreuses institutions dans plusieurs pays et notamment par l'INSERM en France (2004), l'*American Psychiatric Association* (2004), le *National Institute for Clinical Excellence* du Royaume-Uni (2005).

La portée du message ne se limite donc pas à favoriser telle ou telle méthode, mais d'ores et déjà à exclure toute autre forme de prise en charge appliquée à la thérapeutique, la particularité française étant de se servir ici des recommandations de la HAS pour justifier cette exclusivité, c'est-à-dire de faire de cette instance un « label » faisant autorité quant au traitement des traumatismes psychiques.

La HAS est-elle un bureau de validation officielle des pratiques ? Et que penser de la valeur d'une méthode qui fonde sa promotion sur un leadership promu par une agence de l'État qui, je suppose, se doit de garantir, au plus près de l'esprit de la loi, la variété des approches ? Sans doute faut-il supposer alors que toute recommandation de sa part vaudrait comme obligation, quitte à ravalier le domaine du soin au rang du marché.

1 Shapiro F., *Des Yeux Pour Guérir*, Paris, Seuil, 2005.

2 *Ibid.*

3 Association EMDR France, 30 place Saint-Georges, 75009 Paris.

L'escalier de la cave

Pascale Barré*

Pas de pensée unique !

Chaque jour, au moment de monter au dortoir, les petits adoraient aller se cacher dans un coin du couloir sous l'escalier, devant la porte de la cave. Je savais qu'ils y étaient, et c'était comme un jeu entre nous. Ils attendaient avec le plaisir de la cachette que je vinsse les chercher là. À chaque fois je jouais la surprise de les y trouver et ils adoraient pousser les hurlements des enfants découverts dans leur cachette.

Chaque jour ce jeu recommençait mais cela permettait aussi à d'autres enfants dont j'avais la responsabilité de courir ailleurs dans les couloirs. Il me devenait difficile de rassembler tous les enfants, aussi difficile que d'endiguer avec sa main une eau qui se répand.

Je leur interdis alors d'aller se cacher derrière l'escalier mais cela fut sans effet.

Un jour donc, je vais chercher les enfants dans leur fameuse cachette et leur demande d'un ton plus sévère s'ils savent exactement ce qu'il y a derrière la porte contre laquelle ils se blottissent pour se cacher. Ils l'ignorent. Ils ne savent pas que c'est la porte de la cave et qu'il y a derrière cette porte un très grand escalier. Je leur dis que je n'ai pas envie qu'ils y tombent et que, de plus, la cave n'est pas un endroit très agréable. « Pourquoi ? » me demandent-ils. « Eh bien parce que ça fait peur, il y fait noir, il peut y avoir des rats ». Et chacun de peupler ce lieu inconnu qu'est la cave : « Et y'a un loup ? Une sorcière ? Des araignées ? Des crapauds ? Y'a aussi des monstres ? » Petit à petit, ils élaborent tout un bestiaire imaginaire des peurs enfantines non dénué d'une curiosité gourmande, d'un plaisir secret comme celui qu'ils éprouvent à se cacher sous l'escalier.

Plus tard, une responsable me convoque dans son bureau. Un signal d'alarme me dit que quelque chose cloche. « Je n'ai pas des choses très agréables à vous dire, commence-t-elle, des parents se sont plaints de vous. Vous auriez dit quelque chose aux enfants qui les a terrorisés ! Une histoire de cave, vous auriez parlé de monstres, d'araignées. Quand on travaille avec des enfants, il faut faire attention à tout ce qu'on dit. Les parents sont très inquiets ! »

Je suis effarée d'entendre que j'ai causé une telle peur aux enfants. Cela fait des années que je leur raconte des contes remplis d'ogres et de sorcières dont ils raffolent. Dans notre relation de langage, il y a cet imaginaire, cette

limite qu'ils adorent fréquenter et sur lequel ils me posent si souvent des questions. C'est pour de vrai ? C'est pour de faux ? Les sorcières ça existe ? Et les monstres ?

Et puis cette plainte ! La plainte, de qui vient-elle d'ailleurs ? Des parents et de leur interprétation. Bien sûr, mais pourquoi y a-t-il plainte ? De quelle plainte s'agit-il ? De quoi ces parents se plaignent-ils ? Est-ce que je ne reconnais pas là quelque chose que j'ai déjà rencontré depuis quelques années dans mon travail avec les enfants, c'est-à-dire l'angoisse des parents devant les peurs de leurs enfants ? Une angoisse, un désarroi, une impuissance, quoiqu'il en soit quelque chose de si perturbant que cette angoisse tient lieu aux parents de légitimité à interdire au personnel encadrant leur enfant de raconter telle ou telle histoire. Leur enfant ne doit pas avoir peur. L'enfant est devenu cet objet précieux à qui toute expérience, toute émotion, que notre époque met du côté du « négatif », c'est-à-dire la peur, le ratage, la faiblesse, la non-possession des marques de la modernité à travers ses outils les plus sophistiqués, doivent être absolument évitées. L'institution et ceux qu'elle emploie doivent être les garants de cet évitement, les garants que la peur n'existe pas, autrement dit que l'expérience n'aura pas lieu.

Un groupe d'enfants de l'école avait surnommé un des escaliers qui est très sombre « l'escalier qui fait peur ». Ils ne voulaient, bien sûr, jamais emprunter un autre escalier que celui-ci, mais quand la formule « l'escalier qui fait peur » se répandit dans l'école, j'assistai à des réactions très fortes de la part de collègues professeurs. L'une d'entre elles se mit aussitôt en devoir d'annuler systématiquement cette appellation chaque fois qu'un enfant y faisait référence. C'était pour elle presque de l'ordre de l'insupportable. Rien ne devait faire peur à l'école.

La littérature enfantine n'en est-elle pas d'ailleurs le reflet puisqu'elle s'est mise depuis quelques années à produire des personnages de loups dépressifs, gorgés de culpabilité, ayant peur de leur ombre, d'ogres anorexiques dévorés de remords, et de sorcières maladroites qui ne sont plus que des figures pitoyables et ridicules ? Le petit enfant terrorise le loup, fait

la morale à l'ogre, et se roule par terre de rire devant les pouvoirs éteints aux effets ratés de la sorcière.

Aller du côté de ce qui fait peur aux enfants quand on travaille avec eux, surtout avec les tout-petits est une aventure périlleuse, en effet. La peur que peut causer un conte, un personnage de conte, une situation lors d'un jeu, provoque toujours un malaise. Que faire de cette peur ? Elle devient encombrante. Il faut la faire disparaître, la réduire à néant, la faire oublier à l'enfant. Car au-delà de la peur éprouvée par l'enfant il y a la crainte de la réaction des parents.

Suite à cette plainte des parents, et malgré la terreur que je leur avais prétendument causée, aucun des enfants ne cessa de retourner se cacher chaque jour devant l'escalier de la cave.

Cependant, un malaise tenace se mit à me gagner. Je m'aperçus que j'avais été atteinte au cœur même de ma langue. Je compris que je vivais depuis dans la terreur de mes propres mots, dans la crainte que chacune de mes paroles n'ait des conséquences désastreuses. J'emportais avec moi le soir en quittant l'école des traînées de mots, des casseroles de mots que j'avais dits dans la journée et que j'examinais dans tous les sens, que je finissais par trouver douteux, sujets à confusion, sujets de malentendu, pouvant causer des dégâts. Le plaisir de la narration, ce qui faisait la richesse de mes relations avec les enfants, avait été entamé.

Qui peut prétendre maîtriser la puissance de la parole ? Comment mesure-t-on l'impact qu'un mot prononcé aura sur un enfant, sur un sujet ? Comment à la fois y penser et continuer à parler ? N'est-ce pas dès lors le début du mutisme, de la négation de la parole, d'une entrée dans le silence ? Ce discours qui tend à la maîtrise de la parole de l'autre avec l'impératif d'une parole uniformisée, lisse, et normée, se généralise, portant ainsi atteinte à la possibilité même de rêver des enfants, soit au lien social en devenir.

* Pascal Barré est animatrice en École maternelle ; elle participe aux activités du CLAP à Paris.

Le temps du traumatisme

L'Elektra

de Richard Strauss, mise en scène par Patrice Chéreau¹

François Ansermet

« Ce refus de la vie qui fait qu'en étant prisonnière, tout le monde l'est avec elle. »
Patrice Chéreau²

Elektra est dans le refus du temps. Elle est fixée à un temps présent devenu infini : celui du meurtre d'Agamemnon. Pour Elektra, c'est toujours maintenant qu'a lieu le meurtre d'Agamemnon. Tout est concentré sur cette position d'enfermement d'Elektra à l'intérieur du souvenir obsédant de la mort d'Agamemnon, assassiné dans son bain, avec les vapeurs de son sang qui emplissent l'espace. Il est là, debout, les yeux et la bouche remplis de sang, avant de s'effondrer mort. C'est ce qui est rappelé dès le début de l'opéra de Strauss, à travers le vibrato dissonnant d'Elektra, une Elektra possédée par le souvenir obsédant, traumatique, de son père assassiné. Elle est prise par une mémoire absolue qui la sort du temps, elle est soumise à la tyrannie de la mémoire.

Ce qui est mémorisé reste présent. Mais si un événement est dans la mémoire, c'est qu'il est passé : si il est dans la mémoire, c'est qu'il n'est plus. Comment savoir si un souvenir est quelque chose qui est toujours là ou si c'est au contraire quelque chose qui n'est plus ?

Cette question pose celle du rapport entre le temps et la mémoire. La mémoire implique à la fois la continuité et la discontinuité. Du côté de la continuité, ce qui était est toujours là, comme si le temps n'avait pas passé, comme si tout restait dans un temps immobile, comme si le temps ne s'écoulait plus. Du côté de la discontinuité, la mémoire implique aussi un temps qui passe : la mémoire permet de distinguer en effet entre ce qui était hier et ce qui est aujourd'hui, entre l'instant d'avant et l'instant d'après. La mémoire donne ainsi au temps sa mobilité, elle introduit un temps qui ne cesse de s'écouler : c'est ainsi qu'on peut dire avec Freud dans le « Bloc-notes magique »³ que la représentation du temps résulte de la discontinuité.

Si la mémoire donne sa portée au temps, dans la mémoire traumatique, elle peut immobiliser le temps, en faire un temps toujours présent. La mémoire traumatique est une fixation à l'horreur, dans la fascination, la sidération, la pétrification. La mémoire traumatique implique une vie figée – figée jusqu'au refus de la vie. Tout est pris dans une épouvante fascinée, un système de jouissance qui fige le temps. C'est là que le temps du traumatisme peut rejoindre le rapport mélancolique à un temps toujours présent.

Elektra est dans le refus de la vie. Elle est enfermée dans le présent éternel de la mort. Elle s'y emprisonne elle-même, et tous ceux qui lui sont proches se trouvent prisonniers avec elle.

Pour Elektra, seule la vengeance peut l'en sortir. Elle doit venger le père assassiné. Cet acte est pour elle autant nécessaire qu'impossible à accomplir. C'est ainsi qu'Elektra apparaît d'une certaine manière comme un « Hamlet féminin ». Il faut venger le père ; ce qui suppose un acte, mais cet acte ne peut être posé.

Comme l'indique Hofmannsthal dans une lettre à Strauss, tout est construit autour d'un choix : « Se retenir à ce qui est perdu, persister éternellement jusqu'à la mort – ou bien vivre, continuer à vivre, aller plus loin, se métamorphoser »⁴. Ce choix est aussi en jeu entre les deux personnages que sont Elektra ou Chrysothémis. Chrysothémis veut sortir de la prison du temps, dans laquelle l'enferme Elektra. Chrysothémis aspire à la vie : « Je veux sortir, je veux aussi vivre [...] mieux vaut être mort que de vivre et ne pas vivre ». Mais elle est maintenue prisonnière, fidèle à Elektra qui reste prise dans l'histoire, ne pouvant pas poser un acte pour en sortir. Elle reste prise ainsi dans sa jouissance et sa passion d'elle-même.

Elektra et Clytemnestre sont dans un destin semblable. Toutes les deux restent prisonnières de la mémoire, de la tyrannie d'un passé toujours présent, d'un passé qui ne passe jamais. Elektra jouit de l'insupportable présent de cette mémoire, fidèle au père assassiné, sans pourtant pouvoir accomplir un acte de vengeance. Clytemnestre passe ses nuits dans les cauchemars dans lesquels le meurtre revient. Ni l'une ni l'autre ne peut chasser ce présent insupportable. Tout reste pris dans le refus de la vie, dans le temps figé du meurtre. Elektra et Clytemnestre sont dans la prison d'une mémoire qui ne cesse de mettre le meurtre au présent. Seule Chrysothémis veut retrouver le temps, la vie : « L'amour est tout ! Qui peut vivre sans amour ? ».

Elektra et Clytemnestre sont dans la mort, aux prises avec la pulsion de mort. Chrysothémis cherche au-delà, elle manifeste encore la pulsation de la vie⁵. Tout se joue donc entre la pulsion de mort et la pulsation de la vie, ce qui est en jeu aussi dans la musique : la frénésie irrésolue, la suffocation, la tension, que manifeste une dissonance radicale avec des contre-points incessants dans le *tutti* de l'orchestre. Tout cela jusqu'à l'arrivée d'Oreste, qui réalise l'acte de vengeance par lequel tout bascule et qui permet une réentrée dans le temps, rétablissant des lignes harmoniques d'où le temps s'écoule à nouveau, comme si la vie était remise en jeu au-delà de la prison du temps.

C'est ainsi qu'on a d'une part l'attente, comme dans l'*Erwartung* de Schönberg, dans la tension et la dissonance, d'autre part l'issue dans l'harmonie et la réinstauration d'une musique qui rétablit une temporalité harmonique, comme s'il y avait un espoir au-delà du temps figé du traumatisme de retrouver le temps et le fil de la vie, son imprévisibilité.

Clytemnestre a été assassinée par Oreste, de même Égysthe, le crime vengé, mais la solution attendue n'a pas eu lieu. Il n'y a pas eu la sortie du traumatisme. On semble rester dans la série des crimes qui se sont succédés dans leur destin tragique. Le matricide reste un crime interdit, quelles qu'en soient les raisons. Il a eu lieu. Les choses se sont enchaînées d'une telle manière qu'il n'est plus possible de les défaire. Oreste et Elektra restent à jamais les assassins de leur mère.⁶

Hamlet et Elektra sont reliés par la problématique du père assassiné et de sa nécessaire

vengeance⁷. Dans Hamlet, on est dans l'acte impossible qui ne peut être réalisé que quand Hamlet est touché à mort. Dans Elektra, c'est par Oreste que l'acte est accompli, ce qui laisse Elektra titubante, dansant en déséquilibre par rapport à elle-même, selon la mise en scène de Patrice Chéreau. Quant à Oreste, dans cette même mise en scène, il est représenté franchissant seul la porte du palais.

1 Ce texte a été rédigé après avoir assisté, cet été au Festival d'Aix, à l'extraordinaire représentation d'*Elektra* de Richard Strauss, livret de Hugo von Hofmannsthal, mise en scène de Patrice Chéreau, direction musicale Esa Pekka Salonen, décors Richard Peduzzi. La mort récente de Patrice Chéreau donne une place différente aux propos qu'il développe sur le temps, la mémoire et le traumatisme.

2 Chéreau P., *Trois femmes*, Programme d'*Elektra* de Richard Strauss, Festival d'Aix-en-Provence, juillet 2013, p. 17.

3 Freud S., « Je supposais de plus que ce mode de travail discontinu du système Pc-Cs est à la base de l'apparition de la représentation du temps », « Note sur le *bloc-notes magique* », *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, 1925, Paris, Gallimard, 2010.

4 Hofmannsthal, lettre à Richard Strauss, citée par Étienne Barilier, Programme d'*Elektra*, *op. cit.*, p. 20, (voir Richard Strauss – Hugo von Hoffmannsthal, Briefwechsel, Gesamtausgabe, hsg. Von Frantz und Alice Strauss, bearb. Von Willi Schuh, Zürich, 1952, p. 130.

5 Barilier É., *ibid.*

6 La version d'*Elektra* d'Hofmannsthal enlève toute psychologie ou conflit au personnage de Clytemnestre. Elle n'est que celle qui a assassiné Agamemnon avec l'aide de son amant Égysthe. L'Électre de Sophocle situe l'acte de Clytemnestre en rapport avec le sacrifice de sa fille Iphigénie par son propre père Agamemnon, situant le meurtre d'Agamemnon dans une série de vengeances obligées. Ceci d'autant plus que dans le mythe, Égysthe est lui-même le seul survivant du massacre des enfants du frère du père d'Agamemnon, commandité par le père d'Agamemnon (à vérifier !). En tout cas, tous ces meurtres sont liés par la pression logique de la vengeance. Chez Hofmannsthal, le meurtre d'Agamemnon n'est qu'au profit de Clytemnestre et de son amant.

7 Comme dans Don Juan également.



© Jacques Lacarrière

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Notre cœur bat (aussi) à l'Est

Daniel Roy¹

Depuis maintenant plus de dix ans, le cœur de ce grand corps si particulier qu'est le Champ freudien bat – aussi – à l'Est. Pulsation discrète au début, elle se fait désormais plus présente pour de nombreux collègues « de l'Ouest », grâce à une circulation qui s'est instaurée sous l'impulsion de Judith Miller, puis du secrétariat de la NLS à l'Europe de l'Est, créé en 2004 : jeunes collègues russes, ukrainiens, bulgares, albanais, qui commencent analyse et contrôle en France, en Belgique, en Espagne, en Italie ; accueil de stagiaires dans les institutions où exercent des psychanalystes de nos Écoles ; déplacements nombreux pour animer les séminaires du Champ freudien ; accompagnement d'étudiants à Paris VIII et à Rennes II ; création en 2010 par Jacques-Alain Miller de l'Atelier Lacan en Russie et de la *Revue internationale de psychanalyse* en langue russe, qui orientent désormais la circulation des transferts et des savoirs.

Il nous faut en effet prendre la mesure de l'immense soif de savoir, pratique et théorique, qui était présente pour ces jeunes praticiens ou étudiants des pays de la dite Europe de l'Est, livrés au marché libéral des psychothérapies déferlant sur eux. Là, tout se vaut, et emporte l'adhésion de l'officine qui décerne des titres ronflants et permet des profits rapides : ces jeunes collègues ont vu la plupart de leurs aînés, qui avaient traversé le désert de dictatures autoritaires, se livrer à cette foire d'empoigne. Nous avons eu la chance d'arriver avec une autre richesse qui s'est avérée être une richesse commune et qui a permis de faire rencontre. Je la nommerai d'un nom composé : « Lacan-qui-nous-précède ». De fait, le nom de Lacan nous précédait et nous a servi de précieux sésame pour rencontrer les lecteurs de Lacan, souvent grâce aux Instituts français et parce qu'un « désir de Lacan » était déjà présent pour celles et ceux qui sont devenus nos collègues. Mais ils ont rencontré également des psychanalystes eux-mêmes orientés par Lacan-qui-nous-précède, des enseignants qui s'en enseignent à tous les niveaux de leur pratique, qu'elle soit clinique ou institutionnelle.

À tous ceux qui font le voyage à l'Est ou qui reçoivent à divers titres nos collègues de l'Est, n'échappe pas la dimension d'urgence

et de risque qui préside aux choix de ces collègues. Elle prend quelquefois des formes difficiles à entendre – je parle ici en mon nom –, en particulier dans les méandres pris pour constituer des formations instituées stables. Mais là où cette urgence s'exprime de façon exemplaire, c'est dans l'extrême sensibilité à notre approche clinique et dans la grande pertinence des cas cliniques présentés lors de nos diverses rencontres. Là où la parole fut si longtemps muselée, là où les grands portants symboliques furent systématiquement détruits, là où la ruse et le mensonge étaient des conditions de survie, nous voyons surgir un rapport assuré à la langue, seule ressource quand parole et langage sont aux mains d'un pouvoir déréglé, et qui rend de jeunes praticiens si proches du dernier enseignement de Lacan, tel que J.-A. Miller nous y a introduit. C'est une rencontre fort salutaire pour nos idéaux occidentés.

Voici quelques extraits de travaux issus des Ateliers Lacan, déjà publiés *in extenso* en russe dans la *Revue Internationale de Psychanalyse*.

J'ai fait un rêve, Gleb Napreenko

« Je suis chez moi, dans la maison de mes parents. Il fait sombre avant l'aube. Tout le monde dort, ou peut-être il n'y a personne. Dans le silence le téléphone sonne, je réponds. Ma grand-mère, mère de ma mère, qui est déjà morte, téléphone. Je suis surpris et lui demande si ça va, mais elle coupe court à ce dialogue, à ma politesse et expressions de joie déplacées, pour me demander de chercher le mot "vorm" dans le dictionnaire. Je vais prendre le dictionnaire, mais il n'y a pas ce mot là. Je suis anxieux, mais j'essaye de me tranquilliser en échangeant ce mot avec des mots que je connais : « Grand-mère, peut-être, tu voulais demander le mot "vurm", bien-sûr, tu connais, le glacier de Vurm... » Mais la grand-mère coupe court encore une fois : « Non, "vorm" ». Je propose une autre version : « Tu veux me demander "Vorms", oui, je connais bien, il y a une cathédrale romane magnifique... » Mais la grand-mère exige de ne pas dire de blagues et répète: "vorm". Je me tais. Le dialogue est fini et je suis seul dans la maison de nouveau, mais le mot "vorm" ne me quitte pas. Je comprends que je dois aller le demander à ma mère. J'approche de sa chambre, la porte est ouverte, elle est au lit sous la grande couverture et dort. Je veux prononcer le mot "vorm", le demander, mais ma voix ne m'obéit pas, je ne puis rien prononcer. Ma mère ne se réveille pas. Je me réveille en grande agitation. »

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Quand j'ai raconté ce rêve en analyse, autour du mot "vorm" une chaîne d'associations en anglais est venue : les mots "chaud" et "ver" sont articulés comme "vorm". Cela m'a évoqué la mort et des motifs sexuels. Et je me suis souvenu du final du film *The wall* des Pink Floyd : il y avait un procureur qui était un ver qui avait l'air d'un phallus ou du pénis du mort. Mais ces associations ne sont pas aussi importantes que l'absence de sens de ce mot dans le monde que j'ai vu dans mon rêve, que la béance de son absurdité, que l'impossibilité de prononcer la question fatale devant ma mère – peut-être parce que tu sais qu'elle n'a pas la réponse et tu es paralysé devant cette vérité.

Un garçon sage, Valentin Babichenko

Il s'agit du cas d'un jeune homme de vingt-six ans, que je considère comme un cas de névrose obsessionnelle. Les plaintes dont il a parlé au début de sa cure se rapportaient à la disparition du désir et au manque d'intérêt dans sa vie. Il se plaignait de ne pas pouvoir achever quoique ce soit, de faire traîner toutes ses affaires. Il était confus et déprimé.

Il semblait écrasé par la demande de l'Autre : « J'étais pendant si longtemps pris par cette idée de deviner ce que les autres veulent que maintenant je suis embarrassé – comment est-ce que je peux désirer moi-même ? »

Il garde le souvenir de son premier amour à l'âge de onze ans : à l'époque, l'idée que quelqu'un pourrait empêcher ces relations le mettait en fureur, produisant en lui la volonté d'être prêt à résister. Il disait à son frère de « ne pas même penser à l'en empêcher ».

Son père pour lui est une puissance, une force dont il doit tenir compte. Son père est quelqu'un qui punit. Sa mère défend le patient et son frère. Sa grand-mère et sa mère disaient : « Tu dois être un garçon sage ». La découverte de l'efficacité de ce signifiant dans sa vie d'adulte sera frappante pour lui. Cela permet d'affaiblir la puissance mortelle de ce signifiant « un garçon sage » et de prendre la distance avec cette identification. Après trois mois de cure, le sujet quitte sa copine et pour la première fois dans sa vie ose faire la connaissance d'une femme qui suscite son intérêt. Cette rencontre a été possible une semaine après sa surprise face au signifiant « garçon sage », les manifestations de désir étaient jusqu'alors voilées par la pudeur et l'inhibition.

Ce moment est décisif, le patient interrompt la cure, mais revient un mois après. Il craint que son désir ne se dissolve de nouveau. Il découvre

qu'il cherche la demande de l'Autre, qu'il veut que quelqu'un lui dise comment agir, que vouloir. Une nouvelle question est là : « Pourquoi je provoque les autres pour qu'il me punissent en accumulant les fautes au travail. Je n'arrive pas à ne pas le faire, comme si je le voulais. »

Harangue au peuple, Maria Esipchuk

Bertrand est un jeune homme pour qui les sons ont, d'une part, une grande valeur et, d'autre part, lui font une grande difficulté. Il n'aime pas les voix fortes, il sort toujours des pièces bruyantes, et semble souffrir d'hallucinations auditives.

D'un autre côté, les sons sont au centre de ses intérêts. Il aime imiter les politiciens de l'époque soviétique. Il écoute les chansons des chanteurs soviétiques ou les discours des leaders communistes sur *Youtube*. Il faut noter que ce sont des voix masculines.

Les femmes – c'est une histoire tout à fait différente. Les femmes sifflent comme les oiseaux ou chantent les romances. À propos de chaque femme qui vient à l'Appartement, Bertrand s'interroge « Sait-elle chanter les romances ? », « Sait-elle siffler ? » En plus, Bertrand aime « bavarder » avec les femmes en tête à tête. Pour ces rencontres régulières nous avons alors décidé de choisir une seule spécialiste. Je suis devenue celle-ci.

Bertrand a découvert là une nouvelle source de sons, et il a proposé d'écouter sur l'ordinateur du bureau les discours de quelque homme soviétique. J'ai accepté. Mais que peut-on faire avec cet objet ? Nous avons essayé de faire circuler la voix, de l'insérer dans les liens sociaux. J'ai proposé à Bertrand d'enregistrer le discours (harangue) sur un disque pour l'écouter avec d'autres locataires dans la pièce commune. Bertrand a accepté. Ainsi une nouvelle tradition est née : à la fin de chaque



© Romain Gajac

rencontre enregistrer un discours nouveau sur le disque, ensuite organiser l'écoute commune. À ma demande, avant l'écoute, Bertrand présente l'auteur, par exemple : « Vladimir Lénine – Harangue au peuple de l'URSS ». Puis, dans notre médiathèque nous avons vidé une place afin d'y ranger sa collection personnelle de disques. Ainsi une collection des voix de Bertrand a trouvé sa place dans l'Appartement. Cette collection contenait les voix des hommes du parti de l'époque soviétique (Lénine, Staline, Kalinine, Khrouchtchov, Brezhnev, Andropov, Tchernenko, Gorbatchev, Eltsine), et la voix de l'écrivain Gorki.

Enfin, Bertrand s'est inscrit dans un atelier qui consiste à préparer et présenter des « performances ». Voici le scénario de la première performance de Bertrand : « Tu siffles quelque mélodie. Je branche la voix de Gorki. Le silence... »

1 Secrétaire du Secrétariat de la NLS à l'Europe de l'Est, composé de Judith Miller, Daniel Roy, Philippe Stasse et du président en exercice de la NLS, actuellement Dominique Holvoet.

Atelier Lacan en Russie

Inga Metreveli

Fin septembre 2010, Jacques-Alain Miller se rendait à Moscou pour mettre en place une plateforme de travail qu'il nomma « Atelier Lacan en Russie » : lieu de formation, d'invention de savoir et de rencontre entre collègues russophones venant de nombreuses villes russes ou ukrainiennes. Les deux premiers ateliers, animés par Jacques-Alain Miller et Daniel Roy, ont été consacrés aux témoignages sur leur propre analyse de psychanalystes en formation. Le troisième atelier, introduit par Dominique Holvoet fut dédié à la psychose. La quatrième édition, nous offrira prochainement l'occasion de rencontrer à nouveau le fondateur de l'Atelier Lacan en Russie, autour du thème « L'enfant et ses symptômes ». Jacques-Alain Miller sera de retour à Moscou.

Comme chaque année nous aurons le plaisir d'accueillir l'ancien président du groupe du Champ freudien russe et l'organisateur de l'Atelier, Daniel Roy.

Qui vient ? Une centaine de participants animés par leur désir de savoir ce qu'est la

psychanalyse se réuniront à Moscou pour trois jours de travail. Ce public, dont la plupart ont déjà entamé leurs propres analyses, vient de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Novossibirsk, de Kaliningrad, d'Ekaterinbourg, et d'autres villes de Russie ainsi que d'Ukraine et de Bulgarie.

Qui intervient ? Celles et ceux qui veulent témoigner de leur propre cas ou de leur pratique. Les participants pourront prendre la parole pour poser des questions ou apporter leurs remarques. À partir du thème de cet Atelier, les praticiens présenteront des exposés d'une large variété : psychologues en école, dans des centres spécialisés, psychiatres ou psychanalystes en cabinet. La boussole d'orientation lacanienne est parfois le seul dénominateur nous permettant de nous entendre dans cette pluralité d'expériences. Jacques-Alain Miller et Daniel Roy seront là pour commenter les cas et inviter tout un chacun à intervenir. Impossible de dormir, tout le monde au travail !

À quoi cela mène-t-il ? L'Atelier nous permet de réunir, à travers ces interventions, les éclats de la pratique psychanalytique dispersés sur le grand terrain de jeu de l'Europe de l'Est. Chaque participant est invité à prendre la parole en public ou à demander un contrôle de sa pratique hors du cadre de l'Atelier. On ne peut que souligner l'importance de l'analyse de cas faite par Jacques-Alain Miller, Dominique Holvoet et Daniel Roy. L'Atelier c'est avant tout un lieu de formation et d'élaboration du savoir psychanalytique.

La dernière partie de l'Atelier sera consacrée à la question de l'avenir de la psychanalyse en Russie. Chaque année nous commençons par définir le contexte social dans ce pays où les questions du droit de l'homme et de la liberté de parole restent toujours problématiques. Les collègues du Champ freudien russe présentent leurs activités dans les villes : les séminaires hebdomadaires, les projets communs avec les institutions ainsi que les propositions pour d'éventuelles activités. Nous saluons la sortie du prochain numéro de la *Revue Internationale de Psychanalyse*, qui inclut toujours un article majeur de Lacan, traduit en russe pour l'occasion. Cette parution est possible grâce à l'importante implication de Judith Miller.

Nous tenons à remercier Jacques-Alain Miller, Dominique Holvoet et Daniel Roy de leurs interventions très éclairantes et à leur exprimer toute notre gratitude pour leur soutien aux jeunes psychanalystes russophones ayant choisi l'orientation lacanienne.

La Revue Internationale de psychanalyse

Ekaterina Ostachenko

Dès sa première visite en Russie, Jacques-Alain Miller nous a encouragés à créer la *Revue Internationale de psychanalyse*.

Plusieurs Séminaires de Lacan ont déjà été traduits et publiés en russe grâce à l'action de Judith Miller. Elle a ainsi ouvert la voie d'une formation psychanalytique aux premiers lecteurs de Lacan en russe.

Le traducteur des Séminaires, Alexandre Chernoglazov, a obtenu, pour ce travail, un prix littéraire. Cette reconnaissance témoigne du grand intérêt porté par les intellectuels russes qui attendent avec grande impatience l'arrivée de ces Séminaires.

Depuis que les premiers textes de Lacan sont disponibles en Russie, l'intérêt des philosophes et de nombreux autres lecteurs pour son œuvre ne cesse de se confirmer, d'augmenter. Pour le Champ freudien cependant la priorité reste depuis toujours le lecteur concerné par la clinique, et ceux, décidés, qui choisissent le chemin de l'expérience de la psychanalyse, chemin qui se trace avec la boussole du désir.

Avec la création de la revue nous avons eu un outil précieux qui s'adresse en premier lieu aux cliniciens, aux psychologues et médecins. Néanmoins la fabrication de cet outil n'a pas toujours été une simple opération de routine.

Au départ il nous fallait trouver la maison d'édition qui pourrait assurer ce travail et le mener à terme, jusqu'à la sortie du livre. Lors de notre recherche nous avons appris que les librairies russes préfèrent ne pas s'encombrer avec les périodiques réputés « intellectuels », qu'ils ne vendraient pas facilement. Après le boom de l'impression du début des années 90, moment où le grand public en Russie a découvert des auteurs interdits ou jamais publiés lors de l'époque soviétique, il y a eu, vers 1998, une crise conduisant à leur dévaluation. Après cela l'industrie éditoriale ne s'en est pas remise car les prix des livres sont restés identiques alors que le rouble est devenu quatre fois moins cher. Seules les éditions à grand tirage sont devenues capables de couvrir les dépenses de leur production.

L'éditeur des Séminaires de Lacan est devenu notre éditeur et cela a permis de résoudre ce problème. Nous avons gardé notre projet initial, la revue paraît une fois par an.

Jacques-Alain Miller nous a offert un atout : pour chaque numéro la revue obtient son autorisation à publier l'un des écrits de Lacan. Ces textes denses et inépuisables nous orientent dans la construction de chaque numéro. Ils permettent à notre revue d'être un *must have* pour tous ceux qui ne sont pas indifférents à l'œuvre de Lacan en Russie.

Par ailleurs, de nombreux travaux de l'Atelier sont ensuite transcrits et édités sous le regard attentif de Daniel Roy afin d'être publiés dans notre revue.

Cette partie de la revue nous distingue, également, des autres publications cliniques disponibles en russe, du fait que la discussion retranscrite prend sa place au même niveau et à égalité avec les cas. Cette forme de *work in progress* permet à nos lecteurs de suivre la logique du cas déployé par un analyste invité et donne une certaine vivacité à la transmission du savoir.

Nous invitons nos lecteurs à suivre les activités du Champ freudien en Russie et aussi à découvrir l'ouverture qui y est proposée sur les événements et les discussions actuelles dans le monde lacanien. Ainsi des Séminaires du Champ freudien organisés avec la participation des analystes de la NLS en Russie ont régulièrement leur place dans les pages de la revue. Par ailleurs les publications récentes de l'École sont, à cette occasion, traduites en russe.

Tout ce travail se déroule sous la direction attentive de Judith Miller qui ne cède jamais à la facilité ou au compromis. En effet, en apportant son expertise et son expérience, elle nous aide à construire la *Revue Internationale de psychanalyse* à chacune de ses étapes.

Tous ceux qui traduisent Lacan savent à quel point cette tâche demande de l'inventivité et nécessite beaucoup de précision. Lors des réunions mensuelles de l'équipe, nous avons des discussions passionnantes autour de la recherche de l'équivalent russe, pour une expression ou un concept lacanien et Judith Miller est toujours là afin de nous guider et nous encourager.

Afin de nous adresser à un public plus vaste que celui des praticiens et ainsi ouvrir un dialogue avec les intellectuels russes nous avons eu l'idée de faire des interviews avec des artistes, écrivains ou metteurs en scène russes ou étrangers, établissant par là, une façon de réfléchir ensemble au sein de notre Cité.

Notre aventure, celle de la revue, nous ouvre toujours plus de territoires inconnus à conquérir et nous éclaire continuellement sur le devenir de la psychanalyse dans les pays russophones.

Un Appartement à Moscou

Yulia Akhtyamova

L'histoire de « L'Appartement » a commencé il y a trois ans grâce à quelques circonstances favorables : un jour, le directeur du collège Moscow n° 21 nous a proposé une place pour la réalisation d'un lieu de vie protégé (de soutien) pour des adultes souffrant de différents troubles mentaux. Mon directeur m'a fait une offre passionnante : celle d'être à la tête de ce nouveau projet commun. C'était très inspirant. Nous pouvions ainsi créer le premier lieu lacanien à Moscou !

Avec l'aide de mes chers collègues, j'ai élaboré une conception de « L'Appartement », orientée par la psychanalyse lacanienne et mon directeur l'a beaucoup appréciée. C'est ainsi, qu'en décembre 2010, nous avons ouvert nos portes. Nous étions jeunes, inexpérimentés et courageux, et nous avons beaucoup d'interrogations. Elles portaient sur tout : combien de patients doivent être accueillis dans notre « Appartement » ? Combien de professionnels travailleront tous les soirs ? Quelle est la meilleure couleur pour les rideaux du salon ? Nous avons étudié toutes ces choses. Parfois, grâce aux mathématiques et parfois par une simple estimation.

Gil Caroz m'a posé une question : quel type de « maître » avons-nous rencontré dans notre travail ? Pour commencer, il y avait deux directeurs, (celui de mon centre et celui du collège) et ils nous ont donné tout ce qu'il nous fallait... sauf de l'argent. Ils ont également exigé qu'on ne laisse pas dormir les garçons avec les filles.

Il y avait aussi d'autres « maîtres » : des éducateurs spécialisés, qui travaillaient également avec nos patients.

Je ne sais pas comment cela se passe dans d'autres cultures, mais en Russie, quand vous vous promenez tout simplement avec vos enfants, il y aura toujours quelqu'un pour vous informer que votre enfant a trop froid ou trop chaud, que vous êtes un idiot parce que vous les laissez descendre une pente sur une luge sans votre



© Romain Gajac

aide ou même que vous devriez faire examiner votre enfant par un neurologue ! Certains jeunes parents ont conçu des T-shirts spéciaux avec les mentions : « Oui, cet enfant est le mien, il n'a ni trop chaud, ni trop froid », « je sais vraiment comment m'en occuper, ne vous inquiétez pas. » Il semble que tout le monde soit littéralement un expert en éducation et en soins de l'enfant, et que personne ne puisse s'empêcher de partager un conseil.

Quand l'enfant grandit, cela devient plus simple. Mais si l'enfant est psychotique ou s'il a des problèmes intellectuels, il n'a presque aucune chance. Ainsi, nos patients – jeunes gens de vingt à trente-cinq ans – sont infirmes depuis leur enfance et ont été entourés toute leur vie par des gens qui connaissaient mieux qu'eux-mêmes ce dont ils avaient besoin. Il ne s'agit pas seulement des parents, mais aussi des très nombreux spécialistes : médecins, pédagogues, orthophonistes, neuropsychologues, neurologues, thérapeutes du mouvement, art-thérapeutes, kinésithérapeutes, etc. Tous savent mieux ! Je vous donne un petit exemple : l'une de mes collègues est allée chez une orthophoniste avec son enfant. La première chose que la spécialiste lui a dit a été : « Vous comprendrez qu'à partir de maintenant je suis une valeur totale pour vous, je suis tout pour vous ». Nos patients ont la chance d'avoir des analystes également...

Notre clinique nous a rendu « dingues » : nous discutons tout le temps des cas cliniques, nous avons organisé un séminaire régulier, où chaque vendredi nous partageons ces cas avec nos collègues, nous avons créé un cartel qui se retrouvait tous les samedis, nous avons parlé en public, traduit de nombreux articles, écrit des textes, etc. Nous avons été saisis par la découverte de notre grand plaisir au travail. Il était impossible d'arrêter notre flot de paroles. Nous sommes devenus des mauvais interlocuteurs parce que toute conversation pouvait commencer par n'importe quel thème, mais elle finissait toujours par le partage de notre expérience de travail dans « L'Appartement ».

Mais nous n'avons pas travaillé avec nos deux directeurs et avec les éducateurs du collège. C'est-à-dire avec toutes ces personnes qui sont des « experts » dans la vie de nos patients. Bref, la chose la plus importante de l'analyse – le transfert – a été oubliée.

Donc, notre projet existait depuis déjà près de trois ans quand nous avons constaté que nous ne pouvions plus ignorer les questions des éducateurs qui travaillaient avec nos patients dans le collège. Notre interférence s'est avérée être trop dangereuse pour leur férule. Ils ont été déconcertés par la question de savoir pourquoi nous ne maintenions pas l'ordre : nous ne forçons pas nos patients à se coiffer, nous ne leurs interdisons pas de créer leur propre compte sur Facebook, etc.

Le paradoxe fut, qu'en même temps, ils nous ont fait crédit pour les changements qui ont eu lieu à un niveau subjectif chez nos patients. Par exemple, ils ont reconnu que l'un des autistes, qui ne parlait pas, a commencé à utiliser la parole et son corps grâce à « L'Appartement ».

C'est à ce moment là que nos deux directeurs ont décidé qu'il était temps de laisser ce projet à des éducateurs. Ils n'ont pas demandé l'avis de nos patients. Ils ne se sont pas intéressés aux résultats de notre travail. Nous nous sommes retrouvés dans la même situation que nos patients : le Maître sait mieux... Peut-être nous sommes-nous trop efforcés d'aider nos patients à sortir de cet état ?

« L'Appartement » n'était pas le seul projet de notre équipe. Il y a un an, nous en avons commencé deux autres : un travail dans un foyer d'enfants et un groupe de préparation à l'école pour des enfants dits « avec des problèmes de comportement ».

Dans l'un de ces projets, les personnes qui nous avaient proposé de travailler avec elles avaient un transfert pour la psychanalyse : les bénévoles du foyer d'enfants.

Le groupe des enfants n'a duré qu'un an et les difficultés rencontrées dans ce travail ont commencé au même moment et de la même manière que dans l'« Appartement ». Dans les deux cas nous travaillions avec des éducateurs. Je dois souligner que tant qu'il ne s'agissait que de la présence d'un seul analyste dans une institution, travailler ensemble ne posait pas de problème. D'ailleurs, mes collègues n'ont pas eu des difficultés non plus dans d'autres institutions. Tant qu'on travaille de façon « individuelle », tout est simple. Le directeur dans mon centre était parfois même fier d'avoir à sa disposition cette chose rare qu'est la psychanalyse lacanienne.

Mais dès que nous avons commencé à travailler dans un collectif, avec mes collègues, que ce n'était plus un individu mais une multitude, la

situation a changé. Dans un premier temps, des professionnels s'intéressaient à la psychanalyse lacanienne en tant qu'individus ; nous avons à cette occasion organisé un séminaire spécial dans mon centre et il y avait des participants réguliers. Mais quand nous avons commencé à travailler avec des groupes d'enfants, la question des méthodes est devenue une question d'intérêt général, et rapidement plus importante que celle de nos petits patients et des intérêts de leurs parents. En fin de compte, comme dans le cas de « L'Appartement », ils sont arrivés à la conclusion que nos méthodes étaient trop contradictoires.

Nous avons vraiment des approches différentes et ceci semble être une bonne occasion d'éviter une question : qu'est-ce qui s'est produit dans les deux cas ? Nous savons que des divergences fondamentales entre la psychanalyse et les discours universitaires sont une raison fréquente de l'impossibilité des analystes à travailler dans des établissements non-analytiques. J'ai entendu dire que les analystes doivent être à la barre pour rendre possible le travail psychanalytique. Je ne sais pas ; je ne suis pas sûre que l'analyste doive être aussi intéressé par la politique des institutions. Est-ce une condition indispensable à l'analyste pour faire son travail ? Je dois dire qu'il m'est apparu nécessaire d'introduire la psychanalyse parmi les éducateurs. Mais la conséquence inévitable est que l'analyste construit cette relation avec l'éducateur à partir d'une position de savoir. C'est cela qui nous amène à une lutte pour le pouvoir. Bien sûr, je me sens plus proche de la situation analytique. Mais est-ce que l'analyste doit mettre le maître à nu ? S'agit-il d'une question de suprématie ? Le but de la psychanalyse n'est-il pas de porter la vérité à la lumière ? Dans le *Séminaire VII* Lacan dit à propos de l'analyse : « qu'elle doit en principe être destinée à ouvrir vers l'humain. » Cette question semble particulièrement importante pour moi à la lumière de ma propre analyse : Dois-je suivre mon symptôme et choisir une voie éclairée ?

Comme je l'ai dit auparavant, nous étions jeunes, inexpérimentés et courageux et nous avons eu beaucoup d'interrogations. Et maintenant, nos questions les plus importantes concernent l'éthique analytique. Avec celles-ci, nous commençons, à tâtons, un nouveau projet dans un nouveau lieu : en septembre, nous ouvrons un groupe pour des enfants qui ont des difficultés à être acceptés dans une institution scolaire. Par ailleurs, nous ouvrons un centre de jour pour adultes psychotiques et nous continuons notre travail au foyer pour enfants.

En route vers l'Ukraine ... et l'Ukraine en route

Philippe Stasse

Lorsqu'il y a plus de dix ans, je reçus un appel téléphonique de Judith Miller me proposant d'assumer un séminaire du Champ freudien en Ukraine, je lui répondis « oui » sur le champ. C'est que les voyages m'intéressent, et que l'Ukraine m'était parfaitement inconnue, étrangère, donc d'autant plus intéressante à découvrir. Freud ne disait-il pas que l'inconscient c'est l'étranger en nous ?

Les premiers voyages furent folkloriques. Traverser l'Ukraine, en train de nuit, relève effectivement du folklore.

Mais arrivé sur place, l'étonnement remplaça l'étrange. Étonnement de rencontrer de jeunes psychologues et psychiatres avides de savoir, avides de découvrir l'œuvre de Freud et de Lacan, ce que l'ancien régime du bloc soviétique ne leur avait pas permis d'approcher. Pour eux, c'était une découverte. Nous y allâmes donc pas à pas dans l'étude des textes et l'explication des concepts. Pour eux, c'était tellement nouveau. Mais leur intérêt grandissait encore lorsqu'ils pouvaient aborder la clinique avec des instruments dont ils n'avaient jusqu'alors pas idée.

Nous apprîmes donc ensemble à lire un cas, le construire, le rédiger, en repérer les articulations importantes. Pour ces collègues ukrainiens, cela était tellement inédit de découvrir une autre façon d'aborder la clinique que ce que leur avait appris la psychiatrie soviétique et ses camisoles chimiques ! Il s'agissait donc de leur apprendre aussi à aborder la théorie par la clinique.

Au fil des séminaires, les discussions étaient de plus en plus passionnées, les cas de mieux en mieux construits, les demandes de contrôle de plus en plus importantes. Intérêt d'autant plus louable de leur part que les conditions de vie dans ce pays sont particulièrement difficiles. Mais à chaque séminaire, le public est là, fidèle au poste, avide d'en savoir encore un peu plus. Ce qui rend le travail de l'enseignant passionnant.

L'orientation lacanienne en Ukraine

Irina Rymar

Le premier mouvement lacanien en Ukraine prend ses origines à l'époque de l'Union soviétique, en 1988, lorsque le Champ freudien crée un groupe franco-soviétique qui étudie les travaux de Freud et de Lacan.

Au début des années quatre-vingt-dix, ce petit groupe accueille pour la première fois à Donetsk des psychanalystes français. En 1994, plusieurs collègues participent à la VIII^e Rencontre internationale du Champ freudien, *La conclusion de la cure*, à Paris.

Pourtant, les séminaires du Champ freudien en Ukraine ne deviendront réguliers qu'à partir de 1999, d'abord à Donetsk et à Lougansk. En 2008, ils se sont déroulés avec une fréquence de deux fois par an, puis l'année suivante s'est tenu à Kiev un premier séminaire. Depuis, Odessa et Simféropol accueillent également des séminaires du Champ freudien avec des participants venant des quatre coins d'Ukraine.

L'une des étapes les plus marquantes dans l'histoire du groupe fût l'obtention du statut de Groupe du Champ Freudien Ukraine (GCFU) en 2007. Philippe Stasse est devenu son premier président. Il a animé la plupart des séminaires et s'est occupé de l'activité du groupe pendant plusieurs années.

Traditionnellement, ces séminaires se tiennent sur deux jours et comportent des exposés théoriques assurés par des enseignants du Champ freudien ainsi que la présentation de cas cliniques par des collègues ukrainiens.

Actuellement, le GCFU compte dans ses rangs trente-et-un membres dont deux sont membres de la NLS et de l'AMP, et trois sont membres correspondants de la NLS. L'activité du groupe est concentrée dans les villes suivantes : Donetsk, Lougansk, Kiev, Simféropol. Il y a de plus en plus de participants de Vinnitsa, Odessa, Krivoi Rog qui viennent aux séminaires et qui créent des petits groupes d'étude de l'enseignement de Lacan dans leurs villes respectives.

Aujourd'hui, l'activité du GCFU se manifeste de multiples façons : travail dans des cartels et intercartels, organisation de conférences et de séminaires thématiques dans différentes villes ukrainiennes. Un nombre important de collègues vont chaque année à Moscou pour participer à l'Atelier de Psychanalyse. Il y a de plus en plus de personnes ayant la possibilité

d'effectuer un stage en France ou en Belgique, de participer aux congrès internationaux de psychanalyse lacanienne et surtout de faire leur analyse.

Une attention particulière est accordée à la préparation et à la publication de notre bulletin. Au début de sa création il consistait uniquement en une retranscription des séminaires. Depuis quelques années, nous avons la chance de pouvoir traduire et de publier des textes de Jacques-Alain Miller et d'autres psychanalystes renommés.

En décembre 2013, nous fêterons le vingtième anniversaire du Séminaire du GCFU et nous aurons l'honneur d'accueillir le président de la NLS, Dominique Holvoet.

Les petits ruisseaux finissent par former une grande rivière... Nous ne naviguons pas sans peine, mais le courant nous emporte... vers la NLS !

À l'heure où la LM publie ce dossier, Judith Miller nous fait savoir que la déclaration des statuts du Groupe du Champ freudien en Albanie est en cours, étant donné la qualité du travail réalisé en Albanie au terme de quatre ans.

Rêver

Jolka Nathanaili-Penotet

Il faut rêver. Il faut rêver deux fois. Si la première fois j'ai rêvé en silence, la deuxième fois je ne pouvais plus cacher la joie de voir se réaliser ce rêve. Quel rêve ? Celui d'amener la psychanalyse en Albanie. Drôle de rêve ! En tout cas ce rêve personnel, grâce à quelques zigzags imprévus mais totalement bienvenus, a pu rencontrer un jour l'école de rêve : l'École lacanienne. De réputation « dure » et « exigeante » j'en ai fait la connaissance à travers un cartel où l'on travaillait le *Séminaire*, livre X de Jacques Lacan, *L'angoisse*. En parlant avec ses membres et en me lamentant de la situation d'isolement en Albanie, j'ai découvert que des groupes lacaniens, plutôt actifs, existaient dans les pays de l'Est. À partir de là, je suis allée rencontrer deux collègues grecques, une à Athènes et l'autre à Paris, qui m'ont amenée jusqu'à Judith Miller, la Présidente du Champ freudien, pour l'Europe de l'Est.

C'est dire si les liens de la parole sont faits de fils très résistants, qui peuvent parcourir bien des distances et des langues. Lors de notre rencontre j'ai tellement parlé de l'Albanie que j'ai eu l'impression qu'elle allait fuir face à ce tableau accablant. Bien au contraire elle a dit « oui ». Il est vrai qu'on oublie vite l'état de ses oreilles dans un tel moment mais après-coup je pense qu'elles étaient tout à fait engourdies par la surprise. Je ne pouvais plus saisir le devenir de ce rêve maintenant qu'il s'esquissait. Il faut dire que ce travail en Albanie est bien un effort de conquête et non pas de reconquête, car Freud, étant totalement méconnu et mal lu, se prête à toutes sortes de fantaisies. Véritable débris de la période de l'idéologie totalitaire, Freud et la psychanalyse restent un « tabou » incroyable à plusieurs points de vue. Par exemple on entend souvent l'emploi du mot *sexe* au lieu du *sexuel* et cela cause bien des problèmes.

Je me rappelle du premier séminaire à Tirana, le 9 septembre 2010 à la faculté de médecine. La salle principale était remplie, la quantité étant plus facile à trouver que la qualité. Les psychiatres venus nombreux et en groupes étaient curieux d'entendre parler de psychanalyse mais ils ont posé peu de questions. Ils ont surtout « aidé » à corriger la traduction, c'est dire si le langage ici c'est vraiment le cœur de la question.

De l'autre côté les jeunes psychologues inspiraient plus d'espoir. Ils étaient très attentifs, et un silence stupéfiant régna quand Carmelo Licitra fit son premier cours de psychanalyse lacanienne en italien.

Par la suite, le chemin est passé par les institutions médicales, tel que l'hôpital public de Tirana qui a accueilli les séminaires pendant deux années. Petit à petit le groupe s'est restreint et renforcé à la fois. Les collègues italiens et français, comme Francesca Biagi-Chai, Massimo Termini, Maurizio Mazzotti, Paola Francesconi et Sergio Caretto ont fait un travail merveilleux, car il n'est pas facile de s'adapter à un auditoire qui n'a pas lu Freud. Le désir de l'analyste qui animait les enseignants a fait que quelque chose a pu se transmettre au fil du temps. Parfois la journée ne suffisait pas pour répondre aux questions, parfois il fallait s'arrêter afin de laisser la place aux jeunes psychologues qui voulaient parler de leur apprentissage clinique. Les institutions en général manquent de formation clinique. Dans la plupart des universités de psychologie et de psychiatrie, la psychanalyse n'est pas enseignée, étiquetée souvent d'inaccessible et difficile. Qui plus est l'orientation des enseignements est allée vers le cognitivisme dès le début des années quatre-

vingt-dix après une brève formation de quelques mois sous l'égide des Américains. Mais avec le temps les psychologues ont ressenti l'urgence de la formation clinique et d'une véritable orientation éthique, ce qui manque totalement dans les universités. Ce non-respect de l'éthique multiplie les problèmes rencontrés au sein des institutions où ils manquent totalement d'innovation et d'idées nouvelles quant à la prise en charge des dits « troubles mentaux ». Pas de créativité non plus du sujet, lequel est souvent soumis aux ordres du chef, ce dernier allant jusqu'à proposer lui-même les thèmes des mémoires aux étudiants. Ce terrain de crise institutionnelle est favorable à l'amplification des angoisses.

Tandis que les institutions publiques éduquaient sur la manière de se débarrasser de « l'angoisse », du « stress », dans les séminaires du Champ freudien on accueillait les jeunes psychologues angoissés et déroutés. Ils essayaient de formuler quelque chose de leur angoisse devant un auditoire qui avait gardé ses habitudes et se montrait souvent ardu et sévère comme des inspecteurs de police. Mais au-delà de cela, il faut dire que les présentations des cas cliniques restent le point d'accroche pour la plupart d'entre eux. La difficulté à exposer un cas n'a pas manqué d'intéresser les participants, bien au contraire. Elle a montré assez rapidement qu'on ne peut pas aller très loin sans l'éthique et cela est loin d'être enseigné par les cognitivistes, trop soucieux d'être des performants rapides dans la « dissolution » des troubles psychiques. Les psychologues étaient aussi très étonnés d'entendre révéler par les psychanalystes que souvent un savoir inconscient surgit de faits anodins, auxquels eux ne prêtent souvent aucune attention, minutieusement relevés par les enseignants. Ainsi ils apprennent petit à petit à zoomer un élément « banal » et à dézoomer tous les grands tableaux qu'ils sont habitués à voir.

Les autres activités du Champ freudien ont stimulé l'imagination de l'auditoire. La conférence donnée par Francesca Biagi-Chai, dans la salle d'un grand hôtel de Tirana, sur *Les fonctions du père*, a surpris. En posant la question : *Qu'est ce qu'un père ?* elle a étonné le public au moins à deux reprises. Une première fois à cause du thème choisi, car parler du père « ça ne se fait pas trop », surtout « en public ». Le deuxième étonnement puise ses racines dans un fonctionnement particulier du père, celui « qui épate sa famille » relevé délicatement par le docteur Biagi-Chai que certains, je pense, pouvaient attendre au tournant de cette place de père et parfois aussi de maître. Ces deux

vacillements ont pu se manifester par les multiples questions de la salle, elle « devait savoir » et donc « répondre ». Elle a su ne se prêter à aucune position de maître, qui est si souvent rencontrée dans les discours publics en tant que reste du système totalitaire. Les questions continuent d'être travaillées.

La conférence a permis de nouer avec un certain nombre de personnes qui avaient de l'intérêt pour la psychanalyse mais n'avaient pas eu, jusque-là, l'occasion d'entendre un psychanalyste parler de ces questions-tabous pendant si longtemps telles la sexualité et l'enfant.

La projection de films-documentaires comme *L'enfance sous contrôle*, réalisé par Marie-Pierre Jaury, qui illustre la situation actuelle des politiques sur la santé mentale dès les premiers âges de la vie, s'est avérée l'occasion de souligner parmi un public non averti cette problématique aiguë. Pour le public albanais, cela a aussi été l'occasion d'approcher ces thèmes, même si pour la plupart ces interrogations demeurent prises, empêtrées dans le contrôle des orientations politiques. En parler est encore prématuré ici en Albanie, pourtant cela n'a pas empêché de vifs débats avec des professionnels mais aussi avec de jeunes parents moins en proie à des idéologies « contrôlantes » que la génération d'avant 1990. Ils prêtaient une grande attention au moindre détail bien plus qu'au discours Un, total voire exhaustif.

C'est exactement ce qui s'est passé avec la traduction du premier livre de J. Lacan, *Mon enseignement* en albanais. Un travail long de presque un an et demi de lecture et de relecture fait en étroite collaboration avec le traducteur Ardian Vehbiu, pour un résultat exquis pour l'esprit mais aussi pour l'oreille. Nombreux étaient ceux qui nous ont dit que « la langue "flottait" et "venait" vers le lecteur ». Ce n'était pas une langue rigide pour le lecteur albanais qui n'est pas habitué à des textes psychanalytiques. Nous n'avons d'ailleurs pas introduit de néologismes afin de ne pas alourdir l'accès à la pensée lacanienne. Le succès de ce livre est une première pierre qu'on a posé en Albanie. D'autres suivront. L'essor nécessaire à notre travail en Albanie reste fortement lié à cette passion pour les plus fins détails de la vie psychique et de la langue sans laquelle on se heurterait à un mur où les rêves restent suspendus en l'air.

Septembre 2013 : premiers contacts avec des universitaires et des praticiens tchèques. Qui lit Lacan, qui s'intéresse à l'orientation lacanienne en République tchèque ? C'est avec ces questions que Daniel Roy, membre du secrétariat NLS pour l'Europe de l'Est, et Magdalena Kohout-Diaz, maître de conférences à l'Université de Bordeaux IV, tchècophone, ont fait un premier « voyage exploratoire ». Déjà, un second s'organise, deux conférences sont prévues. À suivre...

JUNG ? ... ADLER ? ... FROMM ?



Jung?... Adler?... Fromm?

V. Jiránek : Humor a psychoanalýza.

Une courte histoire tchèque

Magdalena Kohout-Diaz

Freud est natif de Freiberg, c'est un fait connu. L'on connaît moins la petite bourgade tchèque de *Príbor*, située à l'extrême est de la République tchèque. Ce pays a constitué pendant des siècles le cœur historique de l'Europe et un lieu privilégié de rencontres entre les cultures. L'on pourrait donc supposer *a priori* que le pays ferait un bel accueil aux thèses de ce natif de Moravie orientale. Mais il n'en fut rien. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, les travaux de Freud étaient quasiment inconnus en dehors de quelques cercles littéraires et artistiques, ainsi que de deux ou trois médecins psychiatres. De plus, ceux qui étaient informés adoptaient le plus souvent des positions ambivalentes ou réservées.

Dans la littérature de l'époque, plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer

cette réserve : le conservatisme de la science, la résistance propre à l'esprit national, son attachement à la « douce lumière de la raison », le caractère révolutionnaire, romantique et irrationnel de la psychanalyse, le choc devant la valorisation de la pulsion sexuelle, la judéité de Freud. Les deux premiers présidents de la première république tchécoslovaque (1918-1948), Tomáš Garrigue Masaryk et Edvard Beneš ont exprimé des critiques publiques, contribuant significativement à une réception ambivalente. Contre vents et marées, quelques cliniciens ont cependant continué à ouvrir la voie dans l'immédiate après-guerre, tandis que les milieux intellectuels se heurtaient à la difficile articulation de la psychanalyse avec la tradition positiviste et réaliste de la philosophie tchèque, qui ferait le lit de la dialectique matérialiste.

La période communiste (1948-1989) fut une nouvelle mise à l'épreuve, l'année 1968 étouffant en particulier toute velléité d'essor officiel. La psychanalyse continua d'exister dans la dissidence. La traduction étant pour les intellectuels un acte d'opposition privilégié, des *samizdats* circulaient. Des cures avaient lieu dans la clandestinité. Si cette situation renforça dans certains cas la cohésion des groupes analytiques, l'engagement affiché d'un psychanalyste contre le régime put tout aussi bien être facteur d'éclatement. Après la *Révolution de velours*, le temps fut venu de chercher une reconnaissance officielle. Il fallut retrouver le cours du monde, après une parenthèse de quarante ans, comme figée dans le temps, et qui en laissa beaucoup marqués par l'esprit aigre d'une revanche à prendre ou accablés par le regret sourd des petites lâchetés du quotidien.

2013, Lacan tchèque ? Lors de notre voyage, je pensais à Freud arrivant aux États-Unis en 1910 : qu'apportions-nous ? Et que pouvais-je imaginer des traces que nous laisserions ? Difficile à dire. Dans nos bagages, *Le désir et son interprétation*. Il me reste, quant à moi, l'expérience d'un moment très singulier d'engagement et de transmission. À suivre...

De nombreux collègues russes sont actuellement en formation en France et en Belgique. Stagiaires ou étudiants, ils constituent une communauté de travail qui s'enseigne de notre clinique orientée et interviennent souvent auprès de migrants de pays de l'Est, dans les services de soin ou les associations humanitaires.

Traumatisme et identification

Cas de F.

Oleg Bykhovski¹

F., une jeune fille azérie d'une vingtaine d'années, vient voir un psychologue à cause de ses cauchemars nocturnes et d'une situation familiale insupportable – elle s'entend très mal avec sa belle-mère.

La mère russe de F. mourut quand elle était adolescente. Son père l'avait battue très violemment, et elle mourut quelques jours après. F. se rappelle qu'elle a toujours craint, sans le formuler que les cicatrices qu'elle avait vues sur la peau de sa mère soient les traces des coups de hache portés par son père. La patiente dira : « Je savais la réponse mais j'aurais voulu entendre de la bouche de ma mère que ces marques étaient bien faites par mon père ». Pour F. ces cicatrices représentent le traumatisme au sens où ça la marque : voir sans savoir. Sur cet état quasi-forclusif, elle-même n'ose pas mettre des mots. Étant privée de parole et privée des mots, elle veut entendre la vérité de la part de sa mère.

F. était très proche de sa mère, on l'appelait même « sa petite queue »². Sa mère lui manquait beaucoup et adolescente, souvent, après sa mort, elle lui écrivait des messages sur des ballons et les envoyait dans l'air pour qu'ils aillent vers elle. Ou alors, elle écrivait des lettres pleines de « pourquoi ? » puis les brûlait dans la forêt.

Son chagrin constitue un des éléments répétitifs de ses rêves : souvent elle rêve qu'une voix féminine l'appelle par son nom ou d'une voix qui disparaît dans le bruissement des feuilles sans qu'elle ne sache jamais à qui elle appartient : « Je cherche toujours à y reconnaître la voix de ma mère ». En même temps, dans la vie quotidienne le bruissement d'un sac ou d'une feuille de papier l'effraie énormément sans qu'elle en sache la raison. Elle n'établit pas la connexion entre ses rêves et les bruits. Par là, elle tient à sa mère, et cherche à la garder, répétant le silence de ce *traumatisme*.

Son père se maria pour la deuxième fois avec une femme azérie qui avait elle-même une fille et très vite sa belle-mère devint sa persécutrice. F. ne la supporte pas et la désigne ainsi que sa fille comme étant le problème qui la perturbe le plus. Sa belle-mère, sottée, fait toujours des bêtises, elle lui rappelle sans cesse son infériorité en la traitant de « putain russe, exactement comme ta mère, et qui un jour ira faire le tapin ». Sa belle-mère est une femme si incapable dans la vie familiale que F. trouve « dommage » que son père soit déjà marié et qu'elle ne puisse pas prendre sa place, cette place de sa belle-mère qui était celle de sa mère. Elle répète ça avec ironie mais pas vraiment sans voile.

F. fait une sorte d'identification qui ne passe pas par l'œdipe. Après la mort de sa mère « n'était-elle pas la femme la plus âgée de la famille ? » Un pas de plus dans l'ironie. Désormais elle vit une sorte d'esclavage familial : elle est la plus sage et la plus zélée, et donc elle doit faire tout le travail. Cette position lui pèse : elle se sent très fatiguée et préférerait partir « dans une île inhabitée ». L'ombre de la mère plane sur sa vie.

F. vient en France après avoir été torturée dans son pays, les autorités voulant savoir où se trouve son père, suspecté de crime. Elle n'a rien dit sous la torture et finalement s'est enfuie. Quelques mois après, elle se marie en Slovénie mais son mariage dure très peu car le mari apprend que F. n'est pas vierge. Elle raconte l'histoire de sa souffrance très calmement, comme quelque chose de l'ordre d'une attente appartenant à la quotidienneté de la vie. Après cela, elle a donc cherché à se marier de nouveau, espérant cette fois mieux tomber que précédemment et échapper finalement au joug de son esclavage familial. Pourtant F. dit qu'elle a eu l'impression que toute sa vie, elle avait attendu ce mari. Avoir un mari semble vital pour elle : viendrait-il apporter toutes les réponses aux questions qui ont fait trou ? Finalement, pendant les vacances d'hiver F. s'est mariée pour la deuxième fois et est partie définitivement ailleurs.

Lors de sa première séance, F. a apporté un rêve où elle se voit au milieu de la terre brûlée à cause de l'explosion d'un missile, comme chez elle pendant la guerre en Karabakh. Il y a un homme qui la guide d'abri en abri. Après l'apparition de ce rêve elle a commencé à prier

régulièrement car elle a compris que c'était Allah qui lui envoyait de tels rêves aux visions d'apocalypse. Depuis la mort de sa mère la dimension mystique vient s'installer à la place du deuil.

Lors de la dernière séance de l'année, elle amène un rêve où elle est évacuée d'une maison en feu avec des traces visibles de brûlures sur son corps. Juste après elle voit du dehors cette maison en feu, elle sait qu'il y a des gens dedans, mais elle ne veut pas courir à leur secours car « les gens qui sont dans la maison en feu sont ceux que je n'aime pas » dit-elle. Dans le rêve suivant, la mère demande à F. d'apporter quelque chose, et se transforme en belle-mère. F. sent « qu'elle la frappe par-dessus

l'épaule » et elle tombe dans un précipice. On voit bien ici que la structure de F. se tient sur l'axe de l'identification avec sa mère morte. Cette identification mélancolique passe par les marques de brûlures sur le corps dans le rêve, comme les marques des coups du père qu'elle avait vues, enfant, mais pour lesquelles elle ne trouvait pas de mots. Dans ce traumatisme c'est bien le réel qui s'y désigne. L'inconscient dont il s'agit est effectivement un inconscient réel : non déchiffrable, non interprétable.

1 Étudiant russe à Paris.

2 Expression courante en russe

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Solitude d'un corps jouissant

Françoise Haccoun

La prise en compte du cadre de la temporalité au CPCT et le dénombrement mathématique de la série des séances-événements font partie intégrante de ce traitement. Catherine semble se tenir sur un bord qui circonscrit sa position solitaire, avec, comme partenaires de jouissance, l'alcool et les rencontres sexuelles. Ce traitement met en avant le mode de jouissance de ce *parlêtre* pour pallier le rapport sexuel qui n'existe pas et laisse Catherine, seule, avec son corps qui se jouit. Elle fera usage de la présence du consultant *en-corps*¹.

Sabotage

Chez ce parlêtre, le réel surgit dans sa rencontre avec le sexuel, peu voilé par le fantasme. Catherine est submergée par l'illimité de sa jouissance. Nous opterons pour une clinique continuiste des modes de branchements-débranchements telle que Jacques-Alain Miller nous en a permis le repérage. Qu'est-ce qui, à un moment, fait débranchement par rapport à l'Autre ? Rétroactivement, on peut saisir ce qui faisait branchement et comment le sujet peut alors se rebrancher sur l'Autre.

À trente ans, cette jeune femme d'allure juvénile, peu à l'aise dans son corps, se désigne comme « une petite fille ». Fille unique, sa mère, femme étouffante et nerveuse, l'a toujours empêchée de s'épanouir. Elle décrit son père, *poète*, comme un homme à l'inverse de ceux qui lui plaisent. Catherine pose d'emblée ce qui cause sa solitude : ses embrouilles dans sa vie amoureuse. Elle vient de se séparer de son ami avec lequel elle a eu une relation difficile et passionnelle. Il est dominateur, jaloux et parano. Elle a subi ses violences verbales et ses exigences sexuelles. Elle « s'est perdue » dans cette histoire. Les hommes qui l'attirent portent ces traits communs : « dominateurs », d'une certaine « violence » dans le domaine sexuel (films pornos, relations sexuelles sur la modalité sadomasochiste). Ils sont des personnalités charismatiques du type « mauvais garçon », toujours plus âgés, virils et protecteurs, « le petit garçon derrière la bête » !

Débranchements radicaux : « Lâcher la bride sur le plan sexuel »

À cette séance, elle amène du « lourd ». Catherine boit depuis plusieurs années. L'alcool est pour elle « dépressiogène ». Parfois elle peut aller jusqu'au « trou noir ». C'est une entreprise de véritable « sabotage ». Une nuit, sous excès d'alcoolisation, elle a suivi son voisin, un « petit jeune sympa », a eu des relations sexuelles sans protection avec lui et, malgré la pilule du lendemain, est tombée enceinte. Elle va avorter, elle ne peut garder cet enfant dans sa situation actuelle, sans emploi, sans stabilité familiale. De cette nuit, il lui reste « un trou noir ». À ces moments d'irruption de sa jouissance, le tissu symbolique se déchire, Catherine fait l'expérience du trou comme tel alors impossible à colmater. Boire lui permet de « lâcher la bride sur le plan sexuel ». Elle n'exprime cependant aucune difficulté ni angoisse au vu de cette situation. Bien au contraire, elle se sent bien, prend soin de son corps, ne boit plus, ne fume plus. *Se saboter* est le signifiant qui introduit le traumatisme de la langue sur son corps jouissant.

À la séance suivante, elle fait un aveu. Un affect de « honte » la saisit. J.-A. Miller nous propose de considérer la culpabilité du côté du désir, la honte du côté de la jouissance. Cette séance fait le pendant avec la précédente. Catherine s'est à nouveau adonnée à ses « bêtises » lors d'une soirée arrosée. Elle a suivi un autre garçon et c'est à nouveau le trou noir... Le corps du désir, à ce moment, perd toute sa consistance et Catherine disparaît de la scène jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux alors que l'homme la pénètre. Elle réalise qu'elle ne s'est pas protégée, que ce n'était pas son voisin qu'elle croyait avoir suivi et demande à l'homme de se retirer en lui avouant qu'elle est enceinte.

Catherine repère la répétition à l'œuvre. Mon intervention, non calculée, « Cette soirée est une de trop » voulait boucler la série et introduire une comptabilité de sa jouissance. Une soirée de trop, c'est *l'au moins* une soirée, la précédente, prélevée dans l'ensemble clos des soirées du même ordre. Cette intervention visait à produire une discontinuité dans *l'automaton* de la répétition de sa jouissance. Elle isole son rapport à la honte dans la dimension du sexuel où elle se fait objet de la jouissance de l'Autre : « Je me mets toujours dans la position de celle qui va se faire maltraiter comme si j'étais en position de viol ».

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Rebranchement : prendre soin de soi

Je l'invite à m'appeler le jour de la prise de la pilule abortive alors même qu'elle craint de se retrouver seule. Cette offre de ma part lui indique que son passage à l'acte peut s'articuler à l'Autre de la parole, elle qui est « en attente qu'on s'occupe d'elle ». Elle en a été très surprise. « Il y en a *au moins un* qui répond, me dira-t-elle, cela cadre quelque chose ». Elle déplore et est vexée que le dit voisin ait été absent ce jour-là sans lui adresser de petit mot. « Ce n'est pas *gentleman* ». Ce voisin, imaginativement redoublé lors de la deuxième soirée, incarne les traits de son propre père, doux, gentil mais pas très présent. Dans l'histoire de Catherine, le père échoue à barrer l'illimité de la jouissance maternelle. Sa déception à son égard, de ne pas l'avoir assez protégée du crocodile maternel, est massive : « Il a laissé ma mère me maltraiter, elle défoulait ses nerfs sur moi ».

Solitude/solution, solitude/souffrance

Catherine a une ressource : elle aime dessiner, *seule chez elle* – unique moment de détente. Cette position de solitaire, elle l'avait trouvée dans la méditation tibétaine qu'elle avait pratiquée deux ans auparavant. Mais cette solitude la renvoie également à sa désocialisation qui l'a « déconnectée de la réalité ».

À l'inverse de sa position dite « proprette et blondinette » véhiculée par les autres, Catherine extrait chez les hommes une marque dite « *destroy* ». Quand elle est « célibataire et toute seule », Catherine cherche ses aventures à risques, hors mesure phallique où sexe et alcoolisations dérégulés sont les conditions de sa jouissance *Une* du corps. *Seule* dans sa chambre, « addictive », « personnelle », Catherine peut se laisser aller à la consommation de drogues diverses. Au fond, nous dirons que Catherine est seule mais *pas seule du tout*, en présence de ses objets *plus-de-jouir* que sont alcool, drogue, sexe et création.

Ouverture

Lors de la dernière séance, Catherine n'a pas fait de « frasques » : ce n'est pas à chaque fois ! La série des séances où elle témoigne du déferlement de sa jouissance trouve-t-elle là son bouclage pulsionnel dans son adresse à l'Autre ? Catherine semble avoir entendu quelque chose d'une limite possible à l'illimité de sa jouissance.

Un écho à l'histoire maternelle est alors rapporté lors de la dernière séance. Sa mère a été enceinte de Catherine par accident, elle a vécu la première année seule avec elle jusqu'au

retour de son père. Ce traitement au CPCT impose la lecture de son symptôme fixé à la solitude de sa jouissance.

1 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 231.

Écorner la solitude

Patrick Roux

Il y a une solitude foncière du *parlêtre*, volée d'ordinaire, par les idéaux de l'amour, de l'altruisme. C'est une vérité cynique¹ de la psychanalyse et qui se vérifie parfois dès la première demande. Freud se souciait du fait que chaque être humain puisse traduire dans sa langue, cette part obscure de son être pour entrer dans un lien à l'Autre. Le CPCT s'inscrit dans le fil de cette éthique. Tout sujet, quels que soient ses moyens, a le pouvoir de reprendre pied dans son destin, de renouer le fil de son histoire. La consultation doit permettre d'évaluer si le sujet est en mesure de consentir à une soustraction de jouissance.

1. L'amoureuse

Avec cette patiente, la consultation a été ultra rapide parce qu'elle était en retard, mais surtout parce que la teneur de l'échange a permis de conclure très vite à l'indication du traitement. Mme B., une femme de la quarantaine, est sur un petit nuage, heureuse, gaie, souriante ; elle est amoureuse et ravie de l'être. Quel est le problème ? Eh bien l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée n'est pas son mari mais un collègue de travail. Elle est dans l'embarras. « Vous ne demandez, tout de même, pas au CPCT de vous guérir de l'amour ? » « C'est ça le problème », confirme-t-elle. Elle dépeint l'homme que je suppose être son amant, comme l'exact contraire de son mari : attentif, aimable, charmant, galant, etc. Treize ans de vie commune ont usé son couple ; le désir a disparu. Le mari se doute de quelque chose ; il la harcèle mais, quand elle veut parler, « plus personne ». Elle a son idée sur la manière de résoudre le conflit qui la divise et sa demande, quoique surprenante, se précise. Il faudrait qu'on l'aide à « transposer » (c'est son mot) cet amour sur son mari. Voudrait-elle passer son « amour à la machine² » ? Elle complète : « ... pour voir si

les couleurs d'origine, peuvent revenir ». Elle voudrait s'enthousiasmer, vibrer mais n'ose pas assumer cet amour nouveau. Cela lui fait beaucoup de bien, mais la rend coupable. Son mari n'est plus qu'un ami pour elle mais est-ce si différent avec le nouveau ? Qu'en est-il de sa sexualité ? Il n'y en a pas. L'homme ne l'a pas proposé ! Voudrait-elle de cette aventure ? Toujours, non. Avec les deux partenaires, elle se prive de l'organe. La solitude de ce sujet est sexuelle. « Les deux ne sont pas si différents, de ce point de vue ! » Le ton de l'entretien n'est plus à la légèreté. La surprise signe la mobilisation de l'inconscient. Le surgissement du désir, l'entrée de l'objet phallique sur la scène, fût-ce par son absence, par delà les idéaux de l'amour, permet de conclure l'instant de voir et d'initier le temps pour comprendre.

2. Le chouchou

Ce sujet est dans l'urgence. Sans travail depuis deux ans, il voit sa vie de couple se dégrader, une fois de plus. Il a dégagé le cycle infernal dans lequel il est pris : il lance des choses et ne les assume pas. Il traîne cela depuis l'adolescence. Au lycée, il ne travaillait pas, à l'université non plus. Il a beaucoup démissionné de ses emplois et dans les couples, il a toujours fui. Nous remarquons : « C'est embêtant : au CPCT, nous ne demandons pas d'argent mais un travail psychique ». Que s'est-il passé à l'adolescence ? Il s'est renfermé, dit-il. Il « faisait la gueule ». Sa mère, d'ailleurs, l'appelait « l'ours ». *Ours* est le nom de solitude de ce sujet. Il rejetait la société et ses valeurs standards : être bon, rapide, performant etc. « Rien n'a duré et aujourd'hui, je suis seul... » Déjà dans cette famille de six enfants, il était seul et aujourd'hui encore... Nous insistons.

– « Que s'est-il passé à treize ans ? » Dans la fratrie des six enfants, c'était lui le *chouchou*.

– « J'ai toujours entendu "tu es le plus beau, le plus gentil, le plus doux, le plus intelligent etc." »

– C'est un bon début dans la vie, ça !

– Songeur : « Et j'ai tout fait pour gâcher cela... »

– « Non, je ne crois pas ; je pense au contraire, que vous faites tout pour rester le *chouchou*. Vous êtes toujours dans cette position où l'Autre vous doit tout et où vous n'avez aucun effort à faire ; c'est pourquoi vous n'en faites pas ! » Ce renversement de perspective le fait sourire mais ne l'étonne pas tant que ça. Nous interrompons l'entretien. « Voilà une bonne piste de travail ! » Ici, le surgissement de l'identification au *chouchou* – l'autre versant de l'ours – laisse entrevoir le point secret de jouissance qui fait la solitude du sujet. Vraie ou fausse, l'hypothèse a le mérite d'amorcer le travail psychique et lui donner une orientation.

3. La jeune fille au petit cadre

Voici à présent, un cas pour lequel j'hésitais à dire oui au traitement. J'ai donc demandé à la patiente de revenir. Il s'agit d'une jeune femme, étudiante, qui se dit déboussolée et se présente effectivement comme telle. Aujourd'hui, elle sort d'une relation homosexuelle qui a été très dure mais elle constate que ses échecs sont de plus en plus sérieux. Elle a dépassé ses limites pour garder sa partenaire ; c'est dans le fil de la vie « décousue » qu'elle mène, au gré de la demande de l'Autre. Elle peut rester trois jours chez un hôte qui l'a invitée pour un soir, sans tenir compte de son cursus universitaire. Autre point important : elle a noué une relation amoureuse avec « sa psychothérapeute », quelque temps après l'arrêt des séances. Des éléments laissent planer un doute sur la structure : des tics de langage, de la confusion, de la métonymie, rien sur le roman familial... J'ai besoin de la faire revenir. Au second rendez-vous, elle est absente mais elle téléphone. Elle s'est endormie et elle saisit l'occasion de me questionner, un peu suspicieuse, sur la raison du deuxième entretien. Je prends le temps de lui expliquer que j'ai besoin de mieux la connaître. Elle sera alors beaucoup plus précise et déterminée, au deuxième entretien et, à la fin, me demande explicitement de la recevoir, esquissant déjà son savoir y faire avec l'Autre. Son problème est qu'elle se met dans des situations-limites. Avec le temps : elle est toujours en retard. J'ai besoin d'un « petit cadre », dira-t-elle. Eh bien, au CPCT vous aurez affaire à un *petit cadre* ! Je le lui rappelle brièvement. Enfin, elle amène des éléments sur son histoire : un père violent, qui impose durement les choses et qui la lâche brutalement à treize ans. Elle séjourne de plus en plus souvent chez une grand-mère, « trop laxiste », puis finit par y habiter. La mère, en dépression, a laissé faire. À dix-sept ans, elle faisait ce qu'elle voulait. Actuellement, elle subsiste grâce au RSA mais soutire de l'argent au père. Elle a réalisé qu'elle voulait lui faire payer l'addition. L'éclosion du « petit cadre » – qui prend ainsi la valeur d'un *acting-out* – produit un mouvement transférentiel, lui aussi « à la limite » puisqu'elle demande un « traitement d'exception », soit d'être reçue par celui-là même dont ce n'est pas la fonction.

La consultation, du point de vue de la solitude que nous adoptons, vise à toucher la solitude réelle, c'est-à-dire ce que le sujet peut être à lui-même quand il n'est pas occupé à se distraire avec son moi³. Nous faisons le pari qu'en rencontrant un fragment de ce qu'il se cache à lui-même – soit un effet de l'inconscient – le sujet puisse repartir avec l'idée que quelque

chose, en lui, vaut d'être dit, et, par conséquent, le désir de prendre la parole.

1 Miller J.-A., « La solitude de la jouissance », audio lecture sur France Culture, 2005, <http://www.lacan.com/miller3.htm>.

2 Souchon A., « L'amour à la machine » : *Passez notre amour à la machine / Faites-le bouillir / Pour voir si les couleurs d'origine / Peuvent revenir / Est-ce qu'on peut ravoire à l'eau de Javel ?...*

3 Valéry P., « Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie », cité par P. La Sagna, « De l'isolement à la solitude », *La Cause freudienne, Citoyen Symptôme*, mai 2007, n°66, p. 47.

« Je suis le dictateur, le destructeur de ma vie »

Pamela King

Dans une émission sur France Culture¹, Jacques-Alain Miller nous rappelle que chacun est seul avec sa jouissance. La jouissance est recherchée pour elle-même, localisée dans son propre corps. « La pulsion est auto-érotique », dit-il, évoquant l'image de la bouche qui s'embrasse elle-même. Cette « solitude radicale » n'empêche pas pour autant l'existence du lien dans la société – la jouissance a besoin d'un moyen de jouir. C'est par cet objet que « l'individu est connecté avec la civilisation ». Au CPCT il s'agit moins de cette solitude radicale qui se découvre plutôt dans le cabinet du psychanalyste. Or la souffrance psychique aliénante est un facteur présent dans notre société ; le CPCT est un moyen de s'y connecter. Dans le cas ici, une psychose, nous avons tenté de boucler le cycle de séances en soutenant le nouage entre les registres ISR, ouvrant à la possibilité de la création d'un lien à l'Autre pour amortir la solitude.

« Apprendre à vivre »

Serena est une femme de trente ans qui s'adresse au CPCT pour sortir de ses « crises de boulimie » qui durent depuis douze ans. « Je n'en peux plus, mon corps ne supporte plus cette violence. » Cette activité pulsionnelle intense consiste en des crises d'hyperphagie suivies de vomissements. Des prises de laxatifs ont déjà entraîné une opération d'un prolapsus

rectal. Elle souffre d'incontinence, de maux de tête, elle a mal aux reins. Très mince, elle ne souffre pas pour autant d'aménorrhée, sa maigreur n'atteint pas la cachexie. Mais pour Serena il y a urgence – « C'est maintenant que ça doit changer ! », s'exclame-t-elle pendant sa première séance. « J'ai découvert à quel point je suis triste et en colère ! » Pourquoi ?

Pendant toute l'enfance de Serena, sa mère et son frère ont subi des violences de la part du père. « Ma mère m'a protégée », dit Serena, jusqu'à l'âge de quatorze ans, quand sa mère meurt d'une maladie. Un épisode de fugues, de drogues dures et d'alcool suit. Mais le déclenchement de sa boulimie vient d'autre chose – quand à dix-sept ans elle se fait rejeter « à cause de mon mauvais comportement » par la mère de sa meilleure amie, cette mère de substitution qui s'est occupée de Serena depuis la mort de sa propre mère. « Elle m'a dit "va apprendre à vivre" ».

Deuil infini

Cette rupture est traumatique. « C'est à ce moment-là que j'ai fait le deuil de ma mère. » Mais est-ce un deuil ? Dans son Séminaire *L'angoisse*, Lacan commente le deuil : « Freud nous fait remarquer que le sujet du deuil a affaire à une tâche qui serait de consommer une seconde fois la perte de l'objet aimé [...]. Et Dieu sait combien il insiste, à juste titre, sur le côté détaillé, minutieux, de la remémoration de tout ce qui a été vécu du lien avec l'objet aimé.² » Dans un deuil idéal, l'objet petit *a* est cerné, mais aussitôt recouvert par l'image *(i)a*. Serena, en revanche, ne rapporte ni souvenirs, ni objets, ni histoires racontées pour symboliser sa mère, à part la seule phrase : « C'est mon ange protecteur, je la tiens dans mon cœur. » Serena est absolument fixée à cette perte. Au lieu d'un recouvrement de *a* par *(i)a*, il y a une référence radicale à un *a* inséparable, dévoilant cette différence structurale qui « distingue ce qui est du cycle manie-mélancolie, de tout ce qui est du cycle idéal de la référence au deuil et au désir³ ». Ce vide de son objet *a* non pris dans la signification phallique fait retour dans le réel, accompagné d'une exigence féroce à ressembler à la seule image qu'elle garde de sa mère : ses joues creuses. Au lieu de faire le deuil elle passe à l'acte avec son premier épisode de boulimie. Ensuite, elle avale une bouteille des pilules et se fait pomper l'estomac, une répétition de l'acte de vomir.

« Tais-toi et mange »

Le regard radical du père est derrière cette horreur de grossir, la certitude que son père

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

constitue son Autre réel persécuteur. « Après une crise de boulimie j'ai le visage boursoufflé et je lui ressemble. Je ne supporte pas. » Le regard méchant et gonflé du père est là, chaque fois qu'elle se voit dans la glace, chaque fois que la balance renvoie un chiffre trop élevé. « C'est lui que je rejette. » La dernière fois qu'elle l'a vu, « il m'a jeté un regard méchant parce que je fumais à table avec des amis. Il m'a fait peur. J'ai voulu me défendre mais il m'a dit "tais-toi et mange" ». Dans son article « L'anorexie : Je mange rien »⁴, Anne Lysy explique que « chez les anorexiques on voit bien que quelque chose qui n'est pas symbolisé fait retour dans l'image. Par exemple, se voir grosse alors qu'on est complètement maigre ». Pour Serena, l'image insupportable du père sévère fait retour. « C'est quelque chose [...] qui, dans le corps, ne se réduit pas à l'image que le sujet rejette et voudrait effacer.⁵»

Une solitude pulsionnelle

Le corps de Serena, habité par l'excès pulsionnel, est une machine inarrêtable. C'est un style de jouissance solitaire qui dirige sa vie, qui l'extrait des autres et la rend seule. « Je ne vois pas le monde – je ne vois que le tunnel des toilettes. » Elle se rend en extraction, déchet – la même chose qu'elle essaie de rejeter de son corps. « Au fond, je suis nulle. » Ce rien, dans la psychose, est « un refus radical de l'autre, pur anéantissement de soi⁶ ». Serena a l'air fermée sur son « économie autarcique⁷ ». Comment arriver à faire quelque chose autre ?

« Besoin de légèreté »

Jusqu'ici, la boulimie est pour Serena un moyen de faire avec un réel beaucoup plus menaçant que le *binge-eating* et les vomissements. Il y a un nouage des registres

ISR qui la tient par la répétition de crises : dans l'effort de ressembler à l'image de sa mère, dans la répétition de ce moment de « deuil » de sa mère, et par le ressurgissement dans le réel du corps. Que restera-t-il si on enlève cet acte ? On tente plutôt de soulager l'angoisse en permettant au sujet de faire des changements dans sa vie petit-à-petit, en produisant un Autre vidé de toute demande. On essaye de décoller le sujet du signifiant anonyme « boulimique ». On l'encourage à reprendre son travail d'accordéoniste. L'accordéon, bien que répétition de l'acte de se remplir et se vider, accorde Serena à la vie, lui donnant un lien social respecté et de l'argent pour vivre. En tout cas, le CPCT a apporté une autre solution : se nourrir par les mots. Un acte, toujours dans la sphère orale, mais une autre façon de faire, encadrée par les seize séances scandées – le contraire de « tais-toi et mange » ! Au lieu d'avaler et de régurgiter le CPCT, Serena s'est insérée dans ses règles, a pu parler d'autre chose que de ses vomissements – ou au moins en parler autrement. Les dernières lignes d'un poème qu'elle a apporté en témoignent :

« Je suis le dictateur, le destructeur de ma vie.

Tout est bien rangé, chaque chose à sa place, mais je suis lasse de ce cloaque.

J'en veux plus de cette carcasse lourde, trop lourde à porter, j'en ai ma claque,

Besoin de légèreté, je veux de la gaieté... »

1 Miller J.-A., <http://www.lacan.com/miller3.htm>

2 Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 387.

3 *Ibid.*, p. 388.

4 Lysy A., <http://pontfreudien.org/content/anne-lysy-lanorexie-je-mange-rien>.

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*

Étonnement et surprises de l'analyste

Monique Amirault

Comment le savoir mord-il sur l'analyste ? Quel signifiant, quelle formule, quelle énigme, vont faire mouche par surprise et fructifier à la chaleur du foyer de la jouissance de chacun pour produire un bout de savoir ?

L'analyste travaille, beaucoup. Il lit, beaucoup. Freud, Lacan, Jacques-Alain Miller, les collègues qui l'enseignent. Il écrit de même. Il parcourt les blogs, les annonces, les travaux préparatoires, que ce soit au forum de sa région, aux colloques, aux journées d'études, celles de l'École, des sections cliniques, de l'Institut de l'enfant, de l'AMP. Il y puise pour alimenter l'alchimie de son propre savoir qu'à son tour il transmet. Il oublie, il ne sait plus ce qu'il sait et pourtant il s'en sert.

Cette alchimie m'étonne toujours et les rencontres avec les signifiants faites au cours de ces déambulations curieuses et studieuses ne cessent de me surprendre.

L'analyste peut ne s'étonner de rien, mais est ouvert à la surprise.

Je ferai part d'une de mes dernières surprises en la matière, surprise dont les effets de savoir ne sont pas encore épuisés. Au cours du printemps dernier où les listes électroniques, sous l'impulsion d'événements politiques et à l'incitation de J.-A. Miller, nous bombardaient à un rythme accéléré de nouvelles, commentaires, réflexions, propositions, incitations à l'action, je parcourais sur l'écran de mon ordinateur, dans

un survol rapide, luttant contre le sommeil, les pages dont je savais ne pas épuiser le contenu. Cet exercice de surf d'un genre spécial me laissait un sentiment peu agréable de ne rien attraper, de n'en capturer aucun savoir, et se teintait d'ennui, sans que pour autant j'y renonce. Et soudain, dans cet *automaton* sans relief, la *tuché* surgit ; une phrase se détache ; c'est un choc. Je la relis, elle trouble le savoir acquis. Je la détache, je la note, j'en distingue les séquences. Des horizons s'ouvrent vers un savoir nouveau. C'est une simple phrase de J.-A. Miller, trois lignes, dans son blog DIVA de *la Règle du jeu*, du 16 mars dernier :

« L'homme libre n'est pas hors symbolique. Ce n'est pas un non dupe errant sur les mers. Il a un iPhone et il est sa propre boussole. Il n'est pas dupe de son fantasme, il s'identifie au mathème de son désir. Il se sait réel, et que sa vie est la conséquence nécessaire de ce réel. »

Ce propos résonne aussitôt avec celui de Lacan dans son texte de 1946, « Propos sur la causalité psychique » où l'homme libre, c'est le fou, celui qui refuse de se faire dupe des semblants et en paie le prix. Idéalisation de la folie. *N'est pas fou qui veut*.

D'emblée, je saisis que ce propos de J.-A. Miller, en 2013, est fondamental. Il est l'envers du premier, et donne une définition, hors toute visée idéale, du *parlêtre* contemporain. Mais aussi du parcours d'une analyse et de son terme, une définition de ce qu'est le *sinthome*.

Bien branché sur le réel de son temps, usant de ses objets pour s'orienter dans le lien social, prenant comme boussole, non pas l'Autre qui n'existe pas, mais le réel qu'il se sait être, autrement dit, identifié à son symptôme, tel est le nouvel homme libre. N'est-ce pas surprenant ? Et matière à travail ?

Trois questions à Hélène Bonnaud à propos de son livre *L'inconscient de l'enfant*

Francesca Biagi-Chai

L'enfant dont Hélène Bonnaud ne parle pas dans l'absolu est ancré dans l'air du temps où il grandit. Il pose à l'analyste les questions de son être. C'est ce qu'illustrent les cas cliniques, pas sans une troisième partie où la théorie s'affine et se module, rendant sensible ce qui fait l'éthique du discours analytique.

Francesca Biagi-Chai : « Des parents fidèles à leurs enfants », voilà une expression heureuse et pour le moins renversante. Dans l'anarchie du réel moderne, penses-tu, Hélène, que cela pourrait être un fil qui fait tenir quelque chose qui vaut dans la transmission – transmission que tu évoques d'ailleurs tout au long de ton ouvrage – ?

Hélène Bonnaud : Le couple parental est une invention de notre époque. Il a supplanté le couple conjugal, soit l'union d'un homme et d'une femme. Il repose sur le lien parents-enfants qui, lui, n'est pas soumis aux aléas et à l'usure de l'amour ! Le couple parental répond à cette exigence d'égalité des droits et des devoirs des parents, apparue comme une nécessité dans le droit des affaires familiales, après la multiplication des divorces. « La fidélité des parents envers leurs enfants » dont tu as relevé la formule dans mon livre, chère Francesca, est évidemment une boutade pour dire qu'il n'y a pas de divorce entre parents et enfants.

Autrefois, quand un couple se séparait, l'enfant était souvent gardé par la mère et parfois le père ne s'occupait plus de ses enfants une fois sa femme abandonnée. Il y avait une collusion entre l'homme et le père, voire entre la femme et la mère.

Aujourd'hui, le conjugal ne recouvre plus le parental, et cela entraîne clairement un gain de responsabilisation envers les enfants. D'ailleurs, les nouveaux moyens de procréer et les enfants de couples homosexuels viennent se placer dans cette configuration de la parentalité. De même, le gouvernement réfléchit à la place et à la fonction à donner aux beaux-parents dans les familles recomposées.

Tout cela opère à partir de l'idée qu'être parent, devenir père, devenir mère s'incarne au *un par*

un. Le lien parental renforce en effet la filiation et la question de la transmission s'en trouve, elle aussi, renforcée. Des effets de transmission liés au désir, à l'amour et à sa reconnaissance y sont plus cliniquement perceptibles. Cette primauté donnée à l'ordre parental sur l'ordre conjugal a permis une plus grande clarté quant à la position et à la place de l'enfant et a fondé une véritable clinique de la famille recomposée, de la famille monoparentale et homoparentale dont nous n'avons pas encore fini de découvrir toutes les inventions depuis que la loi sur le mariage pour tous a été votée.

Dans mon livre, j'ai voulu montrer combien l'enfant d'aujourd'hui était l'enfant d'une idéologie du *tout amour* qui résoudrait les effets du réel propre au symptôme, mais aussi au réel de la science, de la maladie ou de la mort.

La psychanalyse du siècle dernier a fait du tout-dire le *vade-mecum* de l'éducation, et cela n'est pas sans conséquences en termes d'effritement de la parole. C'est pourquoi, certains parents sont séduits par le comportementalisme qui, comme d'autres nouvelles techniques, leur évite la question de l'angoisse et de la surd-termination du signifiant.

Écrire ce livre est parti de cette nécessité de transmettre en quoi la psychanalyse lacanienne prend en compte ces nouvelles modalités de faire une famille ; mais aussi comment elle inscrit la rencontre entre l'enfant, ses parents et l'analyste comme un événement de parole en acte. Ce qui se démontre en effet dans la clinique, c'est que pour un enfant, le psychanalyste ne fait pas que l'écouter, c'est un partenaire qui s'adresse à son désir au-delà de ce qui s'en dit pour entendre ce qu'il veut, lui, en dire et sans aucun doute, en savoir.

FB-C : L'enfant, ce petit être qui s'avance dans le monde cherche l'Autre parmi ces Uns-tout-seuls. Peut-on dire qu'il est amené à « se faire » une famille ? En révélant très tôt la « dimension traumatique » d'un parent, ne fraye-t-il pas la voie à la psychanalyse là où le discours moderne voudrait au contraire du formatage ?

HB : L'enfant est pris dans le désir de l'Autre et, dès sa venue au monde, il est l'objet d'une reconnaissance de ses parents, biologiques ou pas. Lacan a insisté pour dire que tout enfant est adopté, ce qui signifie que ses parents le choisissent.

Il n'y a pas un amour biologique inné des parents pour leur nouveau-né. La naissance d'un enfant est plutôt un événement bouleversant, à grande valeur symbolique impliquant une mise en jeu des identifications, des projections et des angoisses propres à chacun – qui sont des effets de discours, mais aussi des effets du réel en jeu dans l'histoire familiale.

S

1

2

3

4

5

6

7

8

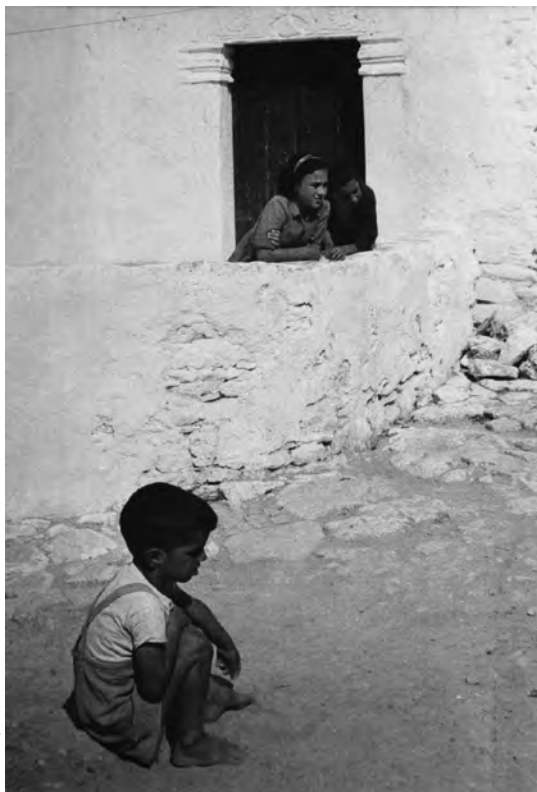
9

10

11

12

© Jacques Lacarrière



C'est par la parole que s'inscrit la nomination de l'enfant, c'est par elle que circule le désir et s'ouvre ainsi le chapitre de sa vie. Les signifiants sont les marqueurs de l'existence de chacun. Ils opèrent dans le symbolique et l'imaginaire, mais aussi dans le réel du corps. Ils affectent le corps de l'être parlant.

La psychanalyse d'enfants démontre ainsi l'impact du signifiant dans l'histoire d'un sujet et rend compte des effets nocifs du silence, du mensonge, du rejet et des failles de la parole propres à notre condition d'êtres parlants. Nous appelons cela le malentendu. Celui-ci est toujours inconscient et aucun idéal psychologique ou éducatif ne pourra le réduire. Il est de structure. C'est ce que la psychologie actuelle tente de dénier. Elle fait croire à un modèle éducatif qui ignore le réel, parce que le réel, c'est ce contre quoi notre culture du chiffre et de la norme tente d'ériger des bastions.

Quant à la rencontre traumatique de l'enfant avec son parent, il faut le tact de l'analyste pour aborder la trace traumatique qu'elle a laissée. C'est le principe même de la psychanalyse de savoir qu'en fait, un enfant, d'être entièrement dépendant de ses parents, ne peut pas aborder le trauma sans que l'analyste ne l'y accompagne. Il y a un devoir de l'analyste qui conduit la cure d'un enfant à ne pas reculer devant ce que Lacan a appelé « l'horreur de savoir » et qui revient à la charge de l'analyste.

FB-C : Enfin, comment les enfants évoquent-ils ce statut particulier de la rencontre ? Comment parlent-ils de la faille, du *traumatisme*, alors

qu'aujourd'hui le discours, non seulement ne le couvre plus, mais le dénude ?

H.B : L'enfant, comme l'adulte en analyse, vient avec un ou des symptômes. Du moins, dès qu'il peut parler. Lorsqu'il ne parle pas, son symptôme est souvent parlé par ses parents qui lisent la souffrance de leur enfant. Les parents, ne l'oublions pas, sont les premiers interprètes des symptômes de leurs enfants. Ils y accordent une grande importance, et ils ont raison, car bien souvent ils sont réceptifs à la valeur de message du symptôme. Ils sont plus désarmés lorsque le symptôme de l'enfant se répète, car alors ils sont face au réel du symptôme et à sa fixité.

L'enfant, quant à lui, dès lors qu'on lui ouvre la possibilité de rencontrer un analyste pour trouver une solution à ce qui ne va pas, se saisit de cette offre, parce qu'il souffre, non seulement de son symptôme en tant que tel, mais de la façon dont ses parents le regardent, le jugent, l'interpellent à partir de ce symptôme.

Contrairement à l'adulte qui sait plus ou moins faire avec son symptôme, l'enfant n'a pas les moyens de se défendre contre lui, et il est exposé à l'entourage familial et scolaire. Aussi, c'est souvent un soulagement pour lui qu'on lui propose une solution pour en être débarrassé. Bien souvent, dans la névrose comme dans la psychose infantile, la rencontre avec l'analyste permet une déflation des effets négatifs du symptôme.

Mais, comme l'adulte, l'enfant ne peut affronter le réel du symptôme. Il l'esquive, l'ignore, s'en détourne. Comme l'adulte, l'enfant cherche une réponse à la faille de l'Autre et au trou du symbolique. Il l'aborde avec son discours ou dans les productions langagières que sont les dessins ou les jeux qui permettent de vérifier, séance après séance, la façon dont l'enfant est en proie à la question de l'Autre, à son angoisse, voire à la menace de l'Autre auquel il a affaire. Là encore, le tact de l'analyse est d'accompagner l'enfant à supporter le réel, car, répétons-le, l'enfant est affecté par les signifiants de *lalangue* qui l'ont introduit au langage, et ont fait trace de leur passage dans son corps comme dans son être.

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12



DR

In Treatment. *Lost in Therapy*¹ Trois questions à Clotilde Leguil

Jean-Pierre Klotz

Jean-Pierre Klotz : Le format des séries télé résonne mieux que d'autres avec le moment actuel de la civilisation. Découpage en séances, long cours du suivi des personnages, plutôt coupures que début et fin programmés, construction plus horizontale que verticale, etc. Voilà qui fait écho avec la pratique de la psychanalyse. Elle est directement en cause dans *In Treatment*, bien que traduire par *En analyse*, comme on l'a fait en France, peut prêter à confusion. Tu dis dès ton prologue que la série fait « anti-manuel de psychanalyse ». Une manière de montrer en quoi la psychothérapie « ramène au pire », comme Lacan le disait ?

Clotilde Leguil : Au premier abord, cette série sur l'analyse apparaît comme ratée. C'est vrai. On s'ennuie, on s'agace, on s'irrite devant cette caricature de la rencontre analytique. Rien n'y manque à cet égard : coup de foudre des patientes célibataires pour leur psy, réponse en miroir du psy lui-même totalement pris au piège du transfert ; côté hommes, agressivité des patients qui deviennent vite des rivaux ne visant qu'à descendre celui qui croit pouvoir les aider,

etc. Mais au-delà de cette première grille de lecture, il y en a une autre, lorsque l'on va un peu plus loin, et qu'on découvre que Paul Weston lui-même est au fond un fort honnête homme qui s'interroge sur le désastre qu'il laisse à chaque fois derrière lui. C'est là que la série prend à mon sens une autre dimension. Que la psychothérapie mène au pire, comme le disait Lacan dans *Télévision*, c'est en effet ce que *In Treatment* démontre. Mais de surcroît, et là est tout de même la force de l'entreprise, le psy qu'est Paul Weston en a parfaitement conscience. Mais il ne sait comment sortir de cette impasse. Sur ce point là, il ne se voile pas la face. Pourquoi ne parvient-il en rien à les aider ? Telle est sa question. Par-delà son impuissance, c'est donc l'impuissance de l'écoute psychothérapeutique qui est dénoncée dans cette série, peut-être d'ailleurs à l'insu des créateurs eux-mêmes, c'est ce qui est amusant.

J-P.K : Ratage, dangers du traitement, effets paradoxaux en cascade, l'analyste déboussolé malgré sa bonne volonté, des interférences avec sa propre vie privée, une pratique du contrôle centrée sur sa personne : quel passage en revue des poncifs, mais *in-vivo*, avec du suspense et des coups de théâtre ! Peut-on s'enseigner par la négative en visionnant la série ?

C.L : Pour ma génération, ce qui est tout de même enseignant dans cette série, malgré en effet ces poncifs en cascade, c'est de découvrir ce qu'est la psychanalyse relationnelle, à quoi ressemble cette étrange pratique de l'analyse dans sa version nord-américaine dont Lacan

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

s'est tellement méfié. Lacan n'a cessé de dénoncer dans les années cinquante les effets désastreux de l'*egopsychology*. On le sait. Il en donne des illustrations afin de montrer les effets de l'interprétation à partir du moi et des mécanismes de défense. Il reprend d'ailleurs souvent les mêmes exemples. Il adore notamment ce cas d'Ernst Kris devenu « L'homme aux cervelles fraîches ». Mais malgré tout cela, l'*egopsychology* reste un peu abstraite au XXI^e siècle. J'avais du mal à me représenter ce que c'était. Autant nous sommes devenus coutumiers des thérapies cognitivo-comportementales, autant nous ne savons pas très bien ce qu'est cette psychologie du moi dans la pratique. Avec *In Treatment*, et en cela c'est tout de même formidable, nous saisissons exactement ce qu'est cette psychologie du moi dont Lacan a fait son repoussoir. Nous voyons exactement les effets d'*acting out* et de passages à l'acte que produit la psychothérapie toute enlisée dans la relation imaginaire. En cela, oui, j'ai appris quelque chose en regardant cette série. Et j'ai compris un peu plus concrètement tout ce que Lacan ne voulait pas et tout ce contre quoi il a lutté.

J-P.K. : « On découvre dans *In Treatment* la valeur de la parole à l'envers », saisissante formule dans ton dernier chapitre, « Parole liquide », qui donne envie de voir cette série, alors que, moi qui suis amateur, je m'étais d'abord découragé. Cela vaut donc le coup d'y « retourner » ?

C.L. : « La valeur de la parole à l'envers », j'ai écrit cela parce qu'en effet, avec *In Treatment*, on voit en quoi parler ne suffit pas, comme le disait aussi Jacques-Alain Miller dans son cours sur « Le désenchantement de la psychanalyse ». Au XXI^e siècle, thérapies bavardes d'un côté, médecine muette de l'autre, affirmait-il. Entre le bavardage et le mutisme, il y a pourtant une autre voie. Celle que Lacan a tracée. Heidegger avant lui avait stigmatisé le bavardage comme n'étant pas de l'ordre du logos qui ouvre sur la question de l'être. Là, dans *In Treatment*, pour le bavardage, on est servi. C'est pour cela que c'est indigeste. Mais si on regarde la série comme une série comique, où le psy devient lui-même une sorte de personnage à la Woody Allen, qui ne cesse de faire tout ce qu'il ne faut pas faire, on se met à voir les choses autrement. Le meilleur étant dans la supervision, car c'est en ce lieu que Paul Weston arrête de faire des conneries en posant enfin les bonnes questions. Et malgré tout, malgré toutes les bévues, les lieux communs, les clichés, ce personnage se pose exactement les questions qu'il faut : pourquoi ne parvient-il pas à les connaître vraiment, ses patients ? Pourquoi la réalité lui échappe-t-elle ? Pourquoi la parole ne fait-elle qu'empirer les

choses lorsqu'elle n'est que conversation ? C'est là qu'on saisit pleinement le sens de l'action lacanienne. Fonder l'écoute sur le signifiant, puis dans son dernier enseignement sur la lettre, ce n'était pas « intellectualiser la psychanalyse », ni mépriser la réalité de la souffrance, c'était apercevoir que la parole n'aurait de valeur et d'effet qu'à cette seule condition. On saisit alors pourquoi la psychanalyse n'a pas disparu en France, et ce à quoi elle aurait pu ressembler, sans Jacques Lacan.

1 Leguil C., *In Treatment. Lost in Therapy*, Paris, PUF, 2013.

François Cheng, « être le ravin du monde »

Soizic Le Hénaff

« Survivre au désir,
Porter la soif plus loin que l'oasis
À l'orée de l'ombrage et du bruissement
À l'âpre ivresse de l'immense ».
Le livre du Vide médian

François Cheng a, à plusieurs occasions, exposé comment des lettrés chinois, peintres ou écrivains, avaient tenté de transcender les épreuves de leur vie et leur angoisse par un long et douloureux travail de dépouillement intérieur.

Accepter d'être « le ravin du monde », comme le dit Lao Tseu, c'est là une façon d'être plus féconde que l'angoisse. La création ne supprime pas l'angoisse mais la transforme.

Dans *Cinq méditations sur la beauté*, François Cheng rapporte sa confrontation précoce, dans la même région de Chine, de la beauté et du mal et dit avoir été « terrassé » par ces deux phénomènes.

Le mont Lu est considéré comme l'un des plus bel endroit de la Chine ; les montagnes y conservent leur beauté originelle, une beauté mystérieuse selon la tradition. « La Nature, de toute sa formidable présence, se manifeste à l'enfant de sept ou huit ans, comme une passion irréprouvable. Elle semble m'appeler à participer à son aventure et cet appel me bouleverse, me foudroie ».¹ Au sein de ce monde presque originel, c'est aussi pour lui la rencontre avec le corps féminin. Sur le sentier, le jeune garçon croise des jeunes filles occidentales en maillot de bain. Il associe les scènes brumeuses de la montagne des peintures chinoises et celles

de la peinture occidentale, qu'il commence à découvrir, avec « La source » d'Ingres.

Fin 1936. Un an après éclate la guerre sino-japonaise. Au bout d'un an, les japonais prennent la capitale et a lieu le terrible massacre de Nankin. En deux ou trois mois, l'armée japonaise, déchaînée, réussit à mettre à mort 300 000 personnes : mitraillage de la foule en fuite, exécutions massives par décapitation au sabre, scènes d'horreur, viols individuels, collectifs. Les soldats japonais photographient les femmes, obligées de se tenir à côté d'eux, nues.

François Cheng dit combien, dans sa conscience d'enfant, à l'image de la beauté idéale vient s'ajouter, en surimpression, celle de la femme souillée, meurtrie. Les deux phénomènes saillants, extrêmes, ont laissé leur marque.

Du fait de son exil, il se dit un homme de nulle part, ou de toutes parts, dont le travail est de creuser en lui la part de réceptivité, une posture d'accueil à être « le ravin du monde ».

Il rapporte un moment de rencontre avec Lacan. Au terme d'une journée de travail, un

été, à la campagne, il se met à raconter sa vie, les expériences de la Beauté et de l'Enfer, de l'exil et de la double langue. Après avoir écouté en silence, Lacan lui donna un conseil qui eut l'effet d'une interprétation :

« Voyez-vous, notre métier est de démontrer l'impossibilité de vivre, afin de rendre la vie tant soit peu possible. Vous avez vécu l'extrême béance, pourquoi ne pas l'élargir encore au point de vous identifier à elle ? Vous qui avez la sagesse de comprendre que le Vide est Souffle et que le Souffle est métamorphose, vous n'aurez de cesse que vous n'ayez donné libre cours au Souffle qui vous reste, une écriture, pourquoi pas crevée ! » Ce jour-là dit F. Cheng, Lacan m'a rendu libre.²

Travailler à partir du « vide médian », se tenir à la place où il y a eu rupture, cassure, c'est ce qu'il ne cesse de faire, par la création, en tant qu'écrivain, poète, calligraphe.

1 Cheng, F., *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2006, p.16.

2 Cheng, F., *L'âne*, Paris, A.N.E., n°1, 1981.

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Amours traumatiques et banalités du sexe

Écho de la conférence de Marie-Hélène Brousse

Françoise Biasotto

En présence d'un public toujours aussi nombreux, le samedi 14 septembre, à Marseille, Marie-Hélène Brousse a introduit sa troisième conférence du cycle « Les désordres amoureux » en l'articulant au thème des Journées de l'ECF : « Les traumatismes dans la cure analytique ».

Dans la deuxième partie, elle a poursuivi son avancée innovante en développant la thèse suivante : s'il y a du nouveau dans l'amour, dans les désordres amoureux, cela tient à la disparition du Nom-du-Père et à l'inexistence du rapport sexuel. Ces deux aphorismes lacaniens qui ont fait scandale quand Jacques Lacan les a énoncés se sont banalisés de nos jours. Le pouvoir des ego (égaux) concurrence le pouvoir des chefs. Nous sommes dans le monde des *Un-tout-seuls*, dans le monde de l'Autre sans Autre. Nos structures sociales évoluent dans ce sens-là. L'évaluation vient remplacer l'autorité patriarcale, paternaliste. Dans la famille moderne, la disparition du Nom-du-Père porte aussi ses effets ; c'est une famille où tous les membres sont égaux.

L'inexistence du rapport sexuel, quant à elle, ne s'est pas vraiment banalisée. Les langues naturelles sont organisées par la polarité homme/femme. Les structures élémentaires de la parenté font équivaloir la fonction paternelle et la reproduction de la famille. Le rapport sexuel, c'est ce que la structure symbolique n'écrit pas, mais ce que la structure animale écrit. Ainsi admettre le mariage homosexuel, c'est déconnecter la famille symbolique de son articulation au niveau biologique. La reproduction est passée du côté de la science, elle est maîtrisée. Ce premier déplacement dans le discours du maître opéré par la science rend manifeste qu'entre deux êtres parlants, il n'y a pas de rapport sexuel. On sait que la jouissance sexuelle est absolument attachée aux objets et aussi au lien aléatoire entre un corps et un signifiant, entre une expérience corporelle et un signifiant. L'idée qui a fait son chemin, c'est chacun sa jouissance dans un processus ségrégatif. Les nouveaux désordres amoureux se situent dans un monde où le Nom-du-Père n'existe pas mais où le rapport sexuel existe.

Jusque là, on considérait que parce qu'il y avait rencontre entre un homme et une femme, alors il y avait Nom-du-Père. Le Nom-du-Père épuisait la question du sens. À l'heure actuelle, nous avons deux alternatives :

– Le rapport sexuel existe, mais il n'y a pas de Nom-du-Père.

– Si le Nom-du-Père disparaît alors le rapport sexuel disparaît aussi.

Qu'en est-il de cette question dans le phénomène récent de l'amour en réseau (sur les réseaux sociaux) ? Nous voyons que le Nom-du-Père est remplacé par un élément qui permet de continuer à croire au rapport sexuel. Dans la science, ce n'est pas le signifiant qui fonctionne, ce sont des petites lettres. Nous assistons à une quantification des signifiants dans le domaine de l'évaluation, des statistiques, du DSM-5. Tout un courant du discours du maître applique la quantification et met à la place de Dieu le nombre, la statistique. Autre exemple, les sites de rencontre établissent un profil à partir d'items et mettent en rapport ces profils similaires, afin que cela fasse rapport entre eux. Nous voyons que la prédiction de Lacan selon laquelle la vie amoureuse sera de plus en plus organisée par la norme ségrégative était juste. Avec le mariage universel, nous avons une illusion d'universel. Or, le véritable lien sexuel, celui qui est traumatique est situé du côté du rapport à l'objet. Le choix d'objet d'amour dépend du choix d'objet *a* et l'objet d'amour ne se réduit pas à l'objet mais quand ce trait n'y est pas, l'amour s'épuise très vite.

M.-H. Brousse a poursuivi sa démonstration par le commentaire d'une citation de Lacan, issue du Séminaire XVIII, dans son dernier enseignement : « Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent, comme tels, s'entendre crier. [...] Cela arrive, qu'ils crient, dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente. Ces affaires ne manquent pas, y compris l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit. »¹

Les affaires permettent que ça fasse rapport entre eux. Hommes et femmes peuvent s'entendre sur une affaire, et les affaires ne manquent pas à commencer par les affaires sexuelles. Dans les mariages arrangés nous avons une soumission des affaires sexuelles aux affaires commerciales.

Tout ce qui du champ de l'amour arrive à se connecter à l'objet *a* passe par le biais du fantasme. Les affaires ne manquent pas, mais elles manquent quelque chose : elles manquent la dimension du sexuel. Le phallus comme signification c'est la racine du semblant alors que du côté de l'amour, il y a une expérience de jouissance qui est hors de prix,

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

incommensurable. Dans certaines histoires d'amour, il n'y a rien à gagner dans l'histoire – ce n'est pas une affaire ! – mais ce qui est gagné c'est un mode de jouissance. La modernité ajoute quelque chose à cette dimension.

M.-H. Brousse a terminé sa conférence par la présentation d'une vignette clinique qui a donné lieu à une discussion animée.

1 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 145.

Avec les jeux vidéo : « Une tentative moderne de récupération d'un lien social »

Catherine Langouet

Au cours d'une journée de l'ACF-VLB à Laval, dont le thème était « Addiction en famille », Francesca Biagi-Chai a transmis au public de nos partenaires du champ éducatif et pédagogique des repères pour aborder l'addiction des sujets contemporains, souvent en proie à une grande solitude et pour lesquels l'objet, le produit remplace le lien défaillant au symbolique.

Ainsi, la pratique des jeux vidéo en ligne ou des discussions dans les forums sur Internet peut pour certains sujets constituer une modalité singulière de lien à l'autre.

Pour cette jeune fille qui y consacre ses soirées et une partie de ses nuits, c'est « avoir des contacts avec des personnes » et « se sentir moins seule ». En grandes difficultés lors de l'entrée au lycée, elle nous indique qu'elle trouve un effet de soulagement au travers de cette pratique, comme une tentative pour faire face au sentiment de vide et d'inexistence qui la menace sans cesse.

Isolée de ses pairs comme des membres de sa famille, incapable de rencontrer de « vrais gens », la pratique de jeu virtuel à plusieurs lui permet d'incarner le personnage d'un jeune héros. Le scénario partagé avec les « amis » internautes lui fournit une trame déjà écrite avec laquelle se fabriquer une vie, où loger son existence.

Elle revêt le costume du jeune garçon qui doit se sacrifier. Pourtant, elle lui choisit une

destinée moins néfaste, sauvé grâce à l'amour d'une jeune fille. Là où son être ne peut s'étayer sur le symbolique pour tenter de nommer qui elle est, elle cherche un appui par le biais de l'habillage virtuel, qui lui donnerait un corps, une image, voire une position sexuée. L'image tente de recouvrir la jouissance de ce corps pubère dont le sujet ne sait que faire ; une jouissance en continu. « Comment séparer quelque chose de la jouissance qui elle ne se sépare pas, ne se fragmente pas ? Le réel qui en découle fait que le sujet va se trouver à chaque fois dans une position de rupture. »¹

Ainsi, dans la « vraie vie », elle ne comprend pas ce que disent les professeurs ; avec les autres elle ne sait pas comment engager une conversation, elle ne peut pas parler. « C'est là que se glisse l'analyste dont la présence permet que consiste "un tenant lieu", un "donc"² auquel on ne s'attend pas, fait de "liens nouveaux" (néo-signifiés) entre ces néo-sémantèmes ».³

« Quand tout fiche le camp pour le sujet, quand il est confronté au pire, il y a des "amis" internautes, (signifiant employé par le sujet). Un ami imaginaire c'est mieux que l'isolement total ou que la jouissance qui se répercuterait par trop sur le corps ». En effet les échanges avec ses partenaires internautes américains, à partir d'une fiction, viennent en lieu et place d'une impossible énonciation. Elle choisit des amis américains le plus souvent, et s'exprime en anglais, langue pour laquelle elle se dit « douée ». C'est cette langue qui guidera ultérieurement son choix d'étude, une façon de réparer au lieu où la langue se rompt.

Elle tente de nommer ce à quoi elle a à faire : elle se dit peut être bipolaire comme [son] personnage. C'est une maladie, ça se soigne.

L'imaginaire salutaire qui étoffe la vie d'humain demande, pour s'ouvrir, à l'analyste de faire de la « dentelle » et de « tisser un filet », de façon à ce que « s'il y a une maille qui saute, on puisse se rattraper à une autre maille », c'est à dire d'aller récupérer ces petits bouts d'imaginaire qui habillent et soutiennent le sujet.

Pour cette jeune fille, le virtuel constitue un semblant de vie sociale, « une tentative moderne de récupération d'un lien social », et ouvre à « l'imaginaire salutaire », là où le signifiant articule difficilement le rapport du lien à son corps.

Ces rencontres virtuelles la rendent plus vivante, mais l'obligent à rester connectée de plus en plus à son objet au risque d'accentuer la pente vers la rupture.

« L'addiction est la racine du symptôme. »⁴
« La suppléance est à penser du point de vue de la racine du *sinthome*. Le petit bout d'imaginaire, avant que ce soit un *sinthome*,

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

il va falloir l'ouvrir » ajoute Francesca Biagi-Chai, de façon très nuancée, en faisant des « encorbellements ».

Il va s'agir pour l'analyste de « s'infiltrer », de nourrir cet imaginaire. « On devient un autre ami, une autre modalité d'amitiés, en concurrence déloyale avec Internet, de manière à ce que le sujet ne puisse pas non plus se passer de quelqu'un dans la réalité, c'est-à-dire ne soit pas emporté par le virtuel. »

1 Biagi-Chai F., « L'objet de l'addiction, désir ou nécessité ? », Conférence à Laval, le 27 septembre 2013, sur le thème « Addiction en famille ».

2 Cf. Miller J.-A., « Donc », Cours de l'Orientation lacanienne, 1993-1994, inédit.

3 Les guillemets « » font référence à la discussion engagée avec Francesca Biagi-Chai, lors de cette journée.

4 Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011.

« Trauma et exil : le côté des femmes »¹

Sofia Guaraguara

Le 29 novembre 2013, Marie-Hélène Brousse fut invitée par l'association « Rencontre-Encuentro » en partenariat avec l'Université de Genève, l'association genevoise des psychologues, l'association des étudiants de psychologie, l'association suisse romande de psychanalyse et l'association « Appartenances-Genève ».

En trois temps, quelques mots sur l'association « Encuentro-Rencontre »

Premier temps : créée en 2002 par des psychologues, psychiatres et psychanalystes, c'est un dispositif pour écouter l'urgence subjective, qui a fonctionné de manière discrète.

Deuxième temps : un groupe de travail s'est constitué pour l'élaboration du projet à partir de l'expérience clinique, les constatations et les expériences du CPCT (Centre psychanalytique de consultations et de traitement).

Troisième temps : il s'est agi de consolider « Encuentro-Rencontre » par ce qui est nécessaire, c'est-à-dire une structure « d'écoute et parole ». Afin de garantir son fonctionnement, il était nécessaire de trouver des moyens financiers. Actuellement, ce qui a été financé n'est pas suffisant pour les consultations cliniques, cependant nous avons décidé d'orga-

niser deux conférences ; le futur nous ne le connaissons pas.

« Encuentro-Rencontre » a deux objectifs :

1- Accueillir, écouter, traiter et orienter, à titre gratuit, toute personne qui en exprime le besoin pour une dizaine de séances. Elle s'adresse principalement aux personnes migrantes de toutes les nationalités, en situation de souffrance psychique et de précarité sociale.

2- Contribuer à la réflexion des professionnels sur la question de la souffrance psychique des personnes en situation de détresse.

Pour la première conférence, Ana Lia nous a parlé de l'expérience clinique de *l'Unidad de inmigrantes CPCT* à Madrid, sous le titre « Traces d'un exil ».

Marie-Hélène Brousse assurera la seconde conférence, à Genève, sous le titre « Trauma et exil : le côté des femmes » ; cette conférence sera suivie d'un débat : « Les migrations à l'époque de la globalisation ».

L'exil est un drame pour tout le monde. Il y a une spécificité pour les femmes en exil. Il y a une migration féminine qui consiste à quitter la famille, le mari, les enfants.

Ces femmes ont l'espoir et un idéal qui est de recommencer une vie privée, en plus de résoudre des problèmes économiques.

Au-delà des questions économiques, il y a l'imaginaire, c'est pourquoi la psychanalyse s'oriente sur l'échec amoureux de ces femmes qui nourrissent l'espoir de faire une bonne rencontre à l'étranger. Sans réfléchir, dans un premier moment, c'est le passage à l'acte, c'est à dire la fuite.

On peut dire dans ces situations, que l'exil agit comme un symptôme. Cependant, l'analyse de ces personnes met en lumière les structures de la névrose féminine, marquée par la déception et l'insatisfaction : notamment la tromperie et l'infidélité masculine.

Nombre de femmes, pour lesquelles la culture et la tradition sont insupportables, aspirent à un autre monde. Leur idéal parfois illimité qui tend à créer une désinsertion sociale, les plonge souvent dans un malaise grave.

¹ Conférence et débat à l'Université de Genève avec Marie-Hélène Brousse.

L'artiste et le psychanalyste

Sabrina Grassi¹

Dans « Hommage fait à Marguerite Duras », Jacques Lacan écrit, en 1965, que « le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position [...], c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie »².

Ce sera l'objet de la journée d'étude intitulée « L'artiste et le psychanalyste », qui se tiendra à Angoulême le 5 décembre, que d'éclairer les relations possibles entre l'œuvre, celui qui la regarde, l'artiste et le psychanalyste aujourd'hui.

Issus d'échanges suivis avec Hervé Castanet, ces travaux signent le rapprochement entre deux écoles, l'École de la Cause freudienne et l'École européenne supérieure de l'image, au travail sur cette question partagée.

Qu'apprend-on dans une école d'art ? Sous quelles conditions peut-on s'y préparer à être artiste ? Comment l'École elle-même met-elle en place ces conditions pour ceux qu'elle est supposée « former » ? Comme le souligne Jacques-Alain Miller dans son « Introduction » aux Sections cliniques en août 1988 : « Nulle part au monde, il n'y a de diplôme de psychanalyste. Et non pas par hasard, ou par inadvertance, mais pour des raisons qui tiennent à l'essence de ce qu'est la psychanalyse »³. Il en est de même pour l'artiste.

Ce n'est donc nullement par hasard qu'une école d'art ouverte à tous les champs du savoir a choisi de situer ces réflexions sous l'orientation du Champ freudien. En effet, la distance que Lacan a toujours maintenue avec l'œuvre d'art nous semble ici la seule tenable en tant qu'elle se garde des abus interprétatifs de la « psychanalyse sauvage » qui, faute de considérer le sujet, l'artiste, se condamne à se tromper d'objet ou encore à ce « frotti-frotta littéraire dont ce dénote le psychanalyste en mal d'invention »⁴.

Ce rapport singulier que Lacan entretenait avec l'œuvre d'art repose sans doute sur la conviction, exprimée à l'occasion de l'« Hommage rendu à Lewis Carroll » en 1966, que le commentaire jamais ne pourra épuiser l'œuvre

et que, en matière artistique – comme dans le cadre de l'acte analytique – « c'est toujours à la pratique que la théorie enfin a à passer la main »⁵.

Les réflexions de cette journée d'étude se limiteront au champ des arts visuels, mais ce qui est visé par Lacan dans ces hommages à des écrivains peut parfaitement s'étendre à l'artiste en général.

Ainsi plusieurs contributions porteront dans un premier temps sur la production des images et ce que celle-ci enseigne tant au psychanalyste qu'au critique d'art : celle de Clotilde Leguil sur les relations entre l'artiste et le psychanalyste, celle d'Hervé Castanet à propos du travail photographique d'Antoine D'Agata, et enfin celle de Malgorzata Grygielewicz sur l'artiste polonais Stanislaw Ignacy Witkiewicz dit Witkacy.

Le second moment de la journée sera consacré à l'artiste confronté aux traumatismes historiques. Gérard Wajcman y traitera de la désublimation observée dans l'art actuel, tandis que Yves Depelsenaire abordera la position d'artistes contemporains face à la guerre. Stephen Wright exposera quant à lui, du point de vue du philosophe, quelques stratégies artistiques consistant à « pratiquer la suridentification ».

Enfin, Johanna Schipper, auteure invitée, présentera le travail graphique qu'elle mène à partir de l'expérience du rêve dans le projet *L'œil livre*.

Faisant écho à plusieurs des enjeux abordés lors des 43^{es} Journées de l'ECF, cette journée d'étude sera aussi l'occasion d'observer comment, comme le disait Gérard Wajcman dans son entretien avec Arnaud Desplechin à propos de *Jimmy P.*, « l'artiste, comme le psychanalyste, dispose de moyens de nous faire parler. Comme le psychanalyste, il a des moyens de nous interpréter ».

1 Sabrina Grassi est Directrice de l'École européenne supérieure de l'image (EESI Angoulême-Poitiers).

2 Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 192-193.

3 Miller J.-A., « Prologue de Guitrancourt », le 15 août 1988, in Brochure de la Section clinique de Bordeaux notamment.

4 Lacan J., « L'écriture », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 12.

5 Lacan J., « Hommage rendu à Lewis Carroll », *De Jacques Lacan à Lewis Carroll, Ornicar ?*, n° 50, Paris, Navarin éditeur, 2003, p. 12.

5

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Aristote ou le traumatisme initial

Valentine Dechambre

Dans sa conférence « Mon enseignement, sa nature et ses fins », dans le troisième volume des *Paradoxes de Lacan*, Lacan affirme ceci : « Tout part du traumatisme initial de l'affirmation aristotélicienne séparant de la façon la plus rigoureuse le sujet et la substance. Elle est tout à fait oubliée. »¹

Le thème des journées de l'ECF m'a donné l'occasion d'aller relire cette conférence pour tenter de saisir un enseignement sur le traumatisme, à partir de cette singulière occurrence, en marge du Séminaire de la même année, *D'un Autre à l'autre*.²

« Quelque chose qui urge »

Nous sommes en avril 1968. Lacan s'adresse à de jeunes internes en psychiatrie. Il leur présente ses *Écrits*, publiés de fraîche date, nécessités, dit-il, « par quelque chose qui urge et qui s'adresse à des personnes qui ont vraiment quelque chose à faire, quelque chose qui n'est pas commode à faire »³.

Ce livre est « difficile à lire, obscur »⁴ nous dit Lacan, « pas du tout fait pour la consommation courante ». Lacan fait état dans l'introduction de sa conférence de « l'homogénéisation de la culture » où « tout se continue dans tout »⁵, destin qu'il ne souhaite pas à ses *Écrits* bien qu'il ne soit pas dupe que certains « s'y mettront, qui le feront circuler ». « [...] On tâchera autant que possible de le resituer par rapport à un certain nombre de ces convictions bien solides qui font l'assiette de chacun dans cette société »⁶.

On pourrait présenter les *Écrits* comme un trou fait dans l'homogénéisation, un livre fait pour *troumatiser* la culture.

Lacan ironise sur notre dite « grande civilisation », à propos de laquelle il pose l'équation : *grande civilisation = tubes et égouts*. Bref, la culture comme idéal en prend un coup, dévoilant le réel de l'objet pulsionnel qu'elle recouvre. « Tout le monde en est plus que couvert. Ça se fige sur vous, la culture. [...] On essaie de donner vaguement à ça une forme. À quoi cela se résume-t-il ? À de grandes idées générales, comme on dit. L'histoire par exemple. [...] L'histoire sert à faire l'histoire de la pensée, [...] à se débarrasser enfin des petits efforts timides [...] que tel ou tel a pu faire pour résoudre certains problèmes. »⁷

Lacan présente ses *Écrits* comme « quelques points de repère, quelques bornes »⁸ mis à son enseignement, un recueil de « précisions formelles », avec lesquelles il tente de résoudre certains problèmes que pose l'expérience analytique, dont la difficulté à toucher un point de réveil.

Analogie avec Aristote

Lacan fait une analogie entre sa position et celle d'Aristote qui, avec sa logique, « a cherché à inaugurer quelque chose »⁹ : « une opération discours »¹⁰.

Aristote comme on sait invente la logique comme instrument de la pensée scientifique, permettant d'évaluer ce qui du sujet et de son monde est réel et ne l'est pas, bref, pour introduire un peu de rigueur dans les philosophies sur l'être et le non-être.

L'opération discours d'Aristote, c'est celle qui va inscrire le sujet dans sa dépendance à une chaîne articulée, celle qui, nous dit Lacan « représente l'acquis scientifique du sujet ».

Lacan nous invite à lire ou relire ce texte de logique *Les Catégories* : « voyez au début la différence qu'il y a entre le sujet et la substance. C'est là une chose tellement cruciale que les deux millénaires de tradition philosophique n'ont fait qu'un effort, celui d'essayer de résorber ça. »¹¹

Le sujet chez Aristote se tient entre *hupokeimenon*, le sujet de pure logique, né de l'opération discours, qui est supposé, soit posé en dessous, et *ousia*, qui est la substance, le sujet « concret », sujet d'inhérence des accidents, qui ne connaît pas de contraire. Descartes puis Spinoza au début de son *Éthique* présenteront l'*ousia* comme « ce qui n'a besoin que de soi-même pour exister ». Si l'*hupokeimenon* renvoie à l'universel, l'*ousia*, la substance, relèverait chez Lacan de la dimension de l'objet *a* à situer, et c'est ainsi chez Aristote, dans le registre de la singularité.

L'écriture du sujet de la science chez Aristote ne forclôt pas le sujet qui parle : il l'en distingue. Certes, cette distinction laisse des ambiguïtés dans les textes d'Aristote portant sur la logique. Et c'est précisément sur ces ambiguïtés que Lacan s'appuiera à différents moments de son enseignement pour montrer que ce que le sujet de la science forclôt, c'est le sujet qui parle.

Les scolastiques brouilleront « l'opération » d'Aristote, en traduisant le sujet, *hupokeimenon*, par substance. La tradition scolastique va identifier le sujet de la science à la substance, quand le sujet aristotélicien n'est qu'un support logique, et n'a en aucun cas la moindre substance. Le sujet aristotélicien ne suppose rien, il est supposé, c'est-à-dire posé en

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

dessous, courant sous les prédicats, soit les signifiants qui le représentent.

Freud va réactiver le trauma d'Aristote en réintroduisant le sujet qui parle. Il va remettre à vif « tout ce que, depuis des millénaires de tradition philosophique, on essaie justement de camoufler concernant le sujet. »¹²

Lacan qualifie l'opération freudienne « d'opération bulldozer » donnant à la psychanalyse « une chance de repartir ».¹³ « L'opération discours » de Lacan va redonner leur tranchant aux concepts freudiens, au sujet qui parle, et rendre définitivement impossible la résorption du trauma freudien dans l'homogénéisation de la culture. Et c'est bien là la ligne de séparation entre Lacan et les autres post-freudiens.

Dans cette conférence, Lacan revient sur l'affirmation de Freud définissant le sujet : *Wo Es war, soll Ich werden*. « Le sujet dont il s'agit n'a rien à faire avec ce que l'on appelle le subjectif au sens vague, au sens de ce qui brouille tout, ni non plus avec l'individuel »¹⁴. Le sujet freudien est un « ça rêve, ça rate, ça rit », comme effet du signifiant, dans sa dépendance à la chaîne articulée du langage.

« Je garde le sujet pour vous faire parler »¹⁵ répond Lacan à celui qui l'interroge sur la raison pour laquelle il tient à conserver le terme de sujet dans son enseignement. N'entend-on pas dans cette formulation de Lacan les prémisses de son tout dernier enseignement ? Enseignement qui se tiendra résolument du côté de l'*ousia*.

Le trauma du *parlêtre*

Ce sera, on le sait, à partir de 1975, que le terme de *parlêtre* apparaîtra, comme « l'être charnel ravagé par le verbe [...] qui parle cette chose [...] qui strictement ne tient [qu'à *lalangue*], à savoir l'être »¹⁶.

« Ravagé par le verbe » : en réintroduisant le vivant dans le verbe, le traumatisme prendra une autre étoffe, de réel cette fois, que celle de l'imaginaire des dits traumatismes produits par les fictions de l'être.

Dans sa conférence de 1968, Lacan évoque cette petite gravure de Goya titrée par le peintre : « Le sommeil de la raison engendre des monstres ». « Il faudrait donc savoir s'arrêter. *Le sommeil de la raison* – c'est tout. Qu'est-ce que ça veut dire alors ? Que c'est la raison qui favorise qu'on reste dans le sommeil ».¹⁷ La raison : la passion pour S_2 .

L'invitation sera dès lors faite aux psychanalystes de cibler dans la clinique le traumatisme du côté du choc, *ousia* première, comme effet de la rencontre inaugurale du corps avec la

langue, cet événement de jouissance à jamais hétérogène à l'ordre articulé du logos.

Prendre appui pour parler sur la lettre traumatique invite à quitter la répétition, le sommeil de la raison pour frayer du nouveau. Lacan ne parle-t-il pas à partir de cela même où nous conduit son enseignement ? « Je ne crois pas m'être beaucoup répété. J'en suis même assez sûr, car je me suis donné comme ligne, comme impératif, de ne jamais redire les mêmes choses. »¹⁸

Elektra

Dans le même temps où les Grecs dissertaient sur l'être et le non-être, enfermés dans « le sommeil de la raison », des poètes écrivaient des tragédies révélant les pouvoirs insoupçonnés de la parole, ce qui du signifiant ne peut d'aucune façon s'articuler ni se résorber dans l'ordre articulé du logos.

Au festival d'Aix-en-Provence, cet été, Patrice Chéreau a électrisé le public avec sa vision de *Elektra* de Richard Strauss, un opéra créé en 1920, soit la même année que *l'Erwartung* de Schoenberg une œuvre marquée par la découverte freudienne.

On entendait dans l'état d'ivresse sonore de la jeune femme, évoluant sur la scène dans une extraordinaire danse convulsée, l'écho de l'événement grec, un arrêt, ou plutôt un suspend, sur le traumatisme, dont Lacan dira aussi qu'il n'y en a pas d'autres : celui d'être né malentendu. Le malentendu de naissance, Elektra, elle l'incarne. Génie de l'artiste d'avoir de ce malentendu, de ce traumatisme, su créer un moment de grâce, comme l'indiquait le long silence qui a suivi le tomber du rideau final, avant les applaudissements nourris.

1 Lacan J., « Mon enseignement, sa nature et ses fins », *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, pp. 77 à 112.

2 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.

3 Lacan J., « Mon enseignement, sa nature et ses fins », *op. cit.*, p. 80.

4 *Ibid.*, p. 81.

5 *Ibid.*, p. 82.

6 *Ibid.*, p. 81.

7 *Ibid.*, p. 87.

8 *Ibid.*, p. 79.

9 *Ibid.*, p. 96.

10 *Ibid.*, p. 91.

11 *Ibid.*, p. 111.

12 *Ibid.*, p. 109.

13 *Ibid.*, p. 97.

14 *Ibid.*, p. 100.

15 *Ibid.*, p. 111.

16 Lacan J., « La troisième », *Lettres de l'EFPP*, n° 18, 1975.

17 Lacan J. « Mon enseignement, sa nature et ses fins », *op. cit.*, p. 103. Lacan fait référence à une gravure de Goya portant le titre « Le sommeil de la raison engendre des monstres ».

18 *Ibid.*, p. 79.

Charlotte J. Charlot

Mon travail actuel cherche à explorer le désir que j'ai du pictural sous toutes ses formes à travers l'acte de peindre.

Figure ou abstraction, être devant ou dans le motif, celui de l'aujourd'hui.

La peinture produit ses effets hors du champ du langage et tire son plaisir de sa seule pratique. Elle parvient à exprimer à travers le temps et l'espace... Elle m'est respiration.



S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

La jeune fille à la poubelle © Charlotte J. Charlot

Agenda 2013-2014

8 février 2014

« **Questions d'École** », organisé par l'ECF à Paris.

14-18 avril 2014

« **Un réel pour le XXI^e siècle** », 9^e Congrès de l'AMP, Palais des Congrès, Paris.
<http://www.wapol.org>

17 et 18 mai 2014

« **Ce qui ne peut se dire** », Congrès de la NLS à Gand.

24 mai 2014

« **Le désir est de retour** », « Campus-psy » organisé par la Section clinique de Bordeaux et l'ACF-Aquitania, à l'Athénée, place Saint-Christoly, Bordeaux.
<http://psychanalyse-aquitaine.blogspot.com/p/acf-aquitania.html>

S

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

Abonnement à la Lettre en ligne

<http://www.ecf-echoppe.com/index.php/catalogue-produits/abonnements/lettre-mensuelle/abonnement-d-un-an-a-la-lettre-mensuelle.html>

LISTE DES RESPONSABLES DE L'ACF

Aquitania Marie-Agnès MACAIRE-OCHOA : marieagnes.macaire@orange.fr
 Ile-de-France Charles-Henri CROCHET : chcrochet@free.fr
 Midi-Pyrénées André SOUEIX : asoueix@gmail.com
 Rhône-Alpes Pierre-Régis FORESTIER : pierreregis.forestier@wanadoo.fr
 Val-de-Loire – Bretagne Anne-Marie LE MERCIER : lemercier.am@wanadoo.fr
 Voie Domitienne Julia RICHARDS : julia.richards@wanadoo.fr
 Belgique Yves VANDERVEKEN : yves.vanderveken@skynet.be
 Bourgogne-Franche Comté Didier MATHEY : didier.mathey@wanadoo.fr
 CAPA Jean-Philippe PARCHLINIAK : parchliniak@wanadoo.fr
 Est Pierre EBTINGER : pierre.ebtinger@orange.fr
 Esterel-Côte d'Azur François BONY : fr.bony@wanadoo.fr
 La Réunion Georges YCARD : ycardg@wanadoo.fr
 Massif Central Michèle ASTIER : michle.astier@orange.fr
 MAP Patrick ROUX : PRFB@wanadoo.fr
 Normandie Valérie PERA-GUILLOT : valpera@numericable.fr
 Restonica Marie-Rosalie DI GIORGIO : mr.digiorgio@wanadoo.fr
 L'Envers de Paris Carolina KORETZKY : carokor@yahoo.fr

LA RÉDACTION

Rédactrice en chef :

Francesca Biagi-Chai (bia.chai@free.fr)

Rédactrices en chef adjointes :

Beatriz Gonzalez-Renou (beatrizgonzalezrenou@yahoo.fr),

Marie-Agnès Macaire-Ochoa (marieagnes.macaire@orange.fr)

Comité éditorial :

Élodie Bernard (elodie.b2@wanadoo.fr),

Marianne Bourineau (marianne.bourineau@wanadoo.fr),

Françoise Kovache (francoise.kovache@wanadoo.fr),

Lise Rouillet (lise.rouillet@bbox.fr)

Comité de rédaction :

Agnès Bailly (agnes.bailly@noos.fr),

Marie-Christine Baillehache (baillehache.mariechristine@9business.fr),

Chantal Bonneau (bonneau5.chantal@orange.fr),

Marie-Christine Bruyère (mcbruyere@wanadoo.fr),

Cinzia Crosali (cinziacrosali@gmail.com),

Fabian Fajnwaks (fabian.fajnwaks@orange.fr),

Pascal Feinte (pascalfeinte@wanadoo.fr),

Françoise Haccoun (frhaccoun@orange.fr),

Florence Hautecoeur (florence.hautecoeur@gmail.com),

Dominique Jammet (djammet@gmail.com),

Bertrand Lahutte (bertrandlahutte@wanadoo.fr),

Emmanuel Maudet (emaudet@gmail.com),

Romain-Pierre Renou (romainpierre.renou@yahoo.fr),

Giorgia Tiscini (giorgia.tiscini@gmail.com)

Avec la participation de Pascale Fari

Conception graphique & réalisation :

atelier Patrix (atelier@atelierpatrix.com)

Directeur de publication : Jean-Daniel Matet

Nous remercions les auteurs de bien vouloir envoyer leur texte sous format Word avec deux mots-clés et de respecter les longueurs demandées.

Les textes sont à envoyer à

F. Biagi-Chai : bia.chai@free.fr

Beatriz Gonzalez-Renou : beatrizgonzalezrenou@yahoo.fr

Marie-Agnès Macaire : marieagnes.macaire@orange.fr

Dans l'objet de votre envoi, vous indiquerez LM.